

Milan Grošelj

A PROPOS DES ADJECTIFS VERBAUX EN *-to-* / *-no-*

On sait que le hittite et le tokharien ne disposent pas des adjectifs verbaux en *-to-* / *-no-*, cf. p. ex. Pedersen, *Tocharisch* 215. Dans les autres langues, ils sont attestés soit comme adjectifs verbaux — c'est le cas du grec — soit comme participes, p. ex. lat. *amātus*. On s'accorde à voir dans les participes une catégorie postérieure, voy. Brugmann, *Grdr.*² II 1, 650.

Pour le détail, on notera que les participes celtiques supposent le suffixe *-to-*. De même, l'italique ne connaît que les participes en *-to-*. L'illyrien comporte des noms *Avitus*, *-a*, où H. Krahe, *Würzburger Jbb.* 1 (1946), 188 penche à voir des participes au sens «der (die) Begehrte oder Begünstigte»; *Apl-avita* (ibid. 176) «die mit Macht Begehrte» ou «die durch ihre (wegen ihrer) Kraft Begehrte». Le nom de fleuve *Néoros* est attesté pour la Dalmatie (ibid. 209) et aussi pour la Thrace (Hdt. 7, 109, 126; Thuc. 2, 96), voy. Porzig, *Die Gliederung des idg. Sprachgebiets* 77 avec litt. Le grec fait usage des formes en *-to-* en qualité d'adjectifs verbaux. Ce sont des restes d'un état de choses ancien selon Meillet, *Donum natalicium Schrijnen* 655 ss. (cité d'après Schwyzer, *Griech. Gramm.* I 57). L'arménien a un participe en *-eal*, qui représente un ancien substantif (Meillet, *Gramm. comp. de l'arm. class.*,² § 98), un participe en *-ol*, qui répond à deux adjectifs verbaux tokhariens. Meillet, l. c., a relevé le fait que le participe en *-eal* fait pendant au participe sl. en *-lo-*. A ce propos, on ne peut passer sous silence les participes caucasiens en *-l-*, cf., pour le géorgien, Rudenko, *Gramm. gruz. jazyka*, § 111, et Dirr, *Einführung*, pag. 102, 225, 340.

Seuls le germanique, le slave et l'indo-iranien emploient à la fois les participes en *-to-* et *-no-*. On y ajoutera l'albanais *ðënë* «dit» (Brugmann, op. c., pag. 258, 651) en regard de *pasë* < **pot-tó-* «eu» (Pedersen, *KZ* 36, 308).

Le hittite cunéiforme et le louvite ont le participe en *-nt-* avec signification intransitive et passive. En louvite, un participe en *-ma-* (*-mi-*) au sens passif est attesté à côté de la forme en *-nt-*. Il répond au participe

v. sl. *vezom*. Le hittite hiéroglyphique enfin comporte un participe en *-ma-* (comme le louvite); celui en *-a(n)t-* au sens passif y est plus rare. Ces faits ont été empruntés à J. Friedrich, *Das Luwische und die anderen idg. Sprachen des alten Kleinasien* (Estratto dagli Atti del II Convegno internaz. di linguisti. Milano 9—12 sett. 1955), pag. 5, 9 du tirage à part.

Le tokharien A a un participe prés. actif en *-nt-*, un participe prés. moyen en *-mām* (Sieg-Siegling-Schulze, *Toch. Gramm.*, pag. 337) et un participe passé en *-u* avec signification active et passive (cf. Pedersen, *Toch.* 215). Il en est de même du tokharien B, voy. Krause, *Westtoch. Gramm.*, pag. 54.

Comme Pedersen, l. c., l'a remarqué, l'emploi actif et passif du participe tokharien en *-u* ne laisse pas d'être remarquable, et il rappelle l'emploi intransitif et passif du participe hitt. en *-nt-*. F. Sommer, *Hethiter und Hethitisch* 67 s., a expliqué qu'une forme d'origine nominale pût prendre le sens passif. Mais le louvite et le hittite hiéroglyphique connaissent aussi le participe en *-ma-* (*-mi-*). La disparition de celui-ci en hittite cunéiforme est donc l'effet des circonstances spéciales ayant agi dans cette langue avec une intensité plus grande. Mais la cause véritable nous échappe.

On peut cependant constater un fait. H. Krahe, *Sprachverwandtschaft im alten Europa* 23 a conclu que, vers l'an 2000, les cellules embryonnaires des Germains, Italiques, Vénètes, Illyriens, Baltes et Celtes étaient établies dans la région située au nord des Alpes entre l'Atlantique et la Vistule. Les Grecs et les Hittites auraient été, à cette époque-là, en dehors de ce groupe, probablement à l'est, mais il se pourrait qu'ils eussent émigré déjà avant cette époque. C'était l'époque où les noms de fleuves tirés des racines **al-*, **ar-*, **au-*, etc. auraient pris naissance. Krahe constate l'absence de ces noms en grec. Mais il y a en grec des noms communs sortis des racines mentionnées: *όλος* «liqueur trouble», *όρός* «petit-lait, sérosité» (pour les voyelles, cf. *άγω* : *όγμος*), *άα* «*όσσημα* *όδατος*» (Hés., Phot.). Ces substantifs prouvent que les Grecs ont quitté le territoire mentionné avant la formation des hydronymes relatifs.

On appliquera cette chronologie au problème traité ici pour conclure que les Grecs ont participé à l'adjectif verbal en *-to-* et l'ont retenu tel quel après leur séparation des cellules des autres langues i.-e. futures. Ils partirent vers le sud avant les Italiques, les Illyriens et les Vénètes: les faits constatés par Krahe pour l'hydronymie vont

de pair avec l'existence des participes en *-to-* dans les dialectes italiques et en illyrien (pour le vénète, les matériaux nous font défaut).

L'indo-iranien ne figure pas parmi les langues qui ont une place assignée sur le territoire au nord des Alpes entre l'Atlantique et la Vistule, le slave non plus. Mais ces deux langues ont participé au système hydronymique éclairé par Krahe, cf. p. ex. skr. *Avantī* (BzN 3, 3), etc. Il n'est donc pas surprenant de rencontrer les participes en *-to- / -no-* en indo-iranien et en slave.

Il paraît que les Grecs ont été dans un contact assez intime avec les autres langues pour emporter avec eux les adjectifs verbaux en *-to-* (et une amorce de ceux en *-no-*: *στυγρός*, etc.). Les Hittites et les Tokhariens en ont été trop éloignés ou ils s'en sont séparés trop tôt pour pouvoir y participer.

Povzetek

O glagolskih pridevnikih na -to- / -no-

V nasprotju s stanjem v drugih ievr. jezikih so oblike na *-to-* v grščini glagolski pridevniki (rezultat kasnejšega razvoja so šele deležniki), v hetitsčini in toharščini jih pa sploh ni. To stanje je paralelno z razvojem rečnih imen, kakor si ga zamišlja H. Krahe, in z razmestitvijo praelic poznejših jezikov v Evropi. Grki so zapustili bližino teh praelic, ko sistem rečnih imen še ni bil izdelan, poznali so pa besede, iz katerih so pozneje nastala rečna imena iz korenov **al-*, **ar-*, **au-*; ravno tako so ponesli s seboj obliko na *-to-* še kot pridevnik. Hetiti in Toharci so pa ali odšli tako zgodaj ali pa sploh niso bili v bližini področja s pridevniki na *-to- / -no-* in Krahe jih tudi pušča izven ozemlja med Atlantikom in Vislo za dobo okrog leta 2000 pr. n. št.

Anton Grad

REMARQUES SUR UN CAS SPÉCIAL DE L'EMPLOI DES VERBES VICAIRES FAIRE ET DO EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS

On constate en français et en anglais un fait syntactique intéressant: le parallélisme — à l'époque ancienne encore plus évident qu'à l'époque moderne — de l'emploi des verbes *faire* et *do* comme verbes vicaires (verbes de substitution, verbes suppléants); c'est ainsi qu'on trouve, en anglais moderne, les formes personnelles du verbe *do*, faiblement accentuées et servant à remplacer un verbe à sens plein déjà employé pré-

cédemment, p. ex. dans les propositions comparatives, surtout celles dépourvues de complément d'objet: *If competition advances... as it has done for several years*, Ure, *Philos. Manuf.* 506 (d'après OED); *People ought to help but nobody ever does* (cité par Gatenby, *The Advanced Learner's Dictionary of Current English*); *If you saw the truth as clearly as I do* (cité dans *The Concise Oxf. Dict.*); *He caught a worse cold than you did* (cité par Nesfield, *Engl. Grammar*, p. 85); *We know that as well as you do* (cité par Zandvoort, *Grammaire descriptive de l'anglais contemporain*, § 196); *There people work more than they do in this country* (ib.), etc., etc.¹

De telles constructions, où le verbe *do* entre en scène pour éviter la répétition d'un verbe, se rencontrent déjà en moyen anglais, p. ex.: *Summe lauerdes... god gremiað, swa saul þe king dude*, Lamb. Hom. 111 (cité dans OED, p. 564); *I haue him knawen and sal do euer*, Cursor M. 15950 (ib.); *He ne hath noght born hym as he sholde haue doon*, Rools of Parlt. III 650/2 (ib.); *In-to a studie he fil sodeynly As doon thise loveres*, Chauc., *Cant. Tales, The Knightes Tale*; *His eyen twinkled in his heed aright As doon the sterres in the frosty night* (Id., ibid.); *Prol.: And she sprong as a colt doth in the trave* (ib.); *The Milleres Tale*; *Himself drank water of the well, As did the night sir Percival* (ib.); *Sir Thopas; he... liveth more at ese... Than doth he that is chiche*, Chauc., *The Romaunt of the Rose* 5588, etc.

La substitution est particulièrement évidente dans les cas de ce genre où, après la forme personnelle du verbe *do*, on trouve exprimé aussi le complément d'objet régi par le verbe transitif remplacé: *I chose my wife as she did her wedding gown*, Goldsmith, *Vic. Wak.* (cité dans *The Concise Oxf. Dict.*); *He cultivated his garden, as he did his music, with the utmost attention to detail* (d'après Zandvoort, l. c.): "*He impressed me as being a perfectly honest man.*" — "*So he did me*", C. Doyle, *The Adventure of the Three Students*; *Thank thou thy God... as I do my many gods*, L. Wallace, *Ben-Hur* VI 3, 144; *Nu luze þu na monnum, ac dudest gode*, Lamb. Hom. 93 (d'après OED); *And warnie his fund... swa ich hadde ido mine*, Moral Ode 304 (ib.); *zet ne seið hit nout þaet heo biheold wepmen; auh deð wummen*, Ancr. R. 54 (ib.); *Woltou me sle... As þou didest þe egipcian...?* Cursor M. 5672 (Trin.) (ib.); *he that night*

¹ Lorsque le second sujet a une importance (psychologique et) phonétique plus grande que le premier, le verbe de substitution peut être omis: *He knew more about it than most people*. V. Zandvoort, l. c.

A. Grad: *Remarques sur un cas spécial de l'emploi des verbes vicaires faire et do*

in armes wolde hir streyne Harder than ever Paris did Eleyne, Chauc., *Cant. Tales*, *The Marchantes Tale*, etc.

En français, le verbe *faire* sert à suppléer, au moyen âge et aussi à l'époque moderne, des verbes à l'emploi intransitif, comp.: *Plus curt a piet que ne fait uns chevaux*, Rol. 890; *Mielz en valt l'or que ne funt cinc cenx livres*, ib. 516; *onques mes ne se ressemblerent dui home si merueilleusement come il dui fesoient*, *La Queste del saint Graal* 14, 5; *Et li sires li respondi tout ainsi come il avoit fet a l'autre serjant*, ib. 64, 3; *Et neporquant onques cele richesce ne me plot tant ne embeli come fet ceste povretez ou je sui ore*, ib. 73, 29; *tu as veues les merveilles del Saint Graal ausi come je fis*, ib. 278, 25; *Plus alai hier Asez que je ne ferai hui*, Erec 4112; *Ils ne réussirent pas mieux que ne l'avaient fait les autres* (cité par Lerch, *Historische französische Syntax* I 235); *Il travaille plus que vous ne faites* (d'après Larousse, *Grammaire du XX^e s.*, § 417); *je ne dis pas rêver comme font les poètes*, Duhamel (d'après Wartburg-Zumthor, *Précis de syntaxe du français contemporain*, § 287), etc.²

Toutefois, pendant tout le moyen âge et encore en français classique, le verbe *faire* joue aussi le rôle de suppléant pour les verbes transitifs, çad. avec le complément d'objet, régi par le verbe remplacé, exprimé: *Plus aimet il traïsun et murderie Qu'il ne fesist trestut l'or de Galice*, Rol. 1476; *Femme ne puet tant amer l'oume, con li hom fait le fenme*, Auc. Nic. 14, 19; *Câr il ne doute tant nule chose come il fait le renchaoir*, *La Queste del s. Graal* 150, 25; *De parole sembles holier Plus que ne faites chevalier*, Fergus 24, 3; *on vous doit miex amer et croire... c'on ne fait Mahomet*, Baud. de Seb. (d'après Bartsch, *Chrest. de l'anc. français*⁶ 444, 27); *Ainsi l'emporta en tapinois, comme feist Patelin son drap*, Rabelais, *Gargantua* 20; *Je le poursuis partout comme un chien fait sa proie*, Boileau; *Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise A changer de mari comme on fait de chemise*, Molière (cité dans Larousse, o. c., l. c.). Dans la langue moderne, de telles constructions ne sont plus admises et l'auteur, s'il y recourt, fait preuve d'un archaïsme affecté, comme p. ex. Ch. Benoist dans l'exemple suivant: *Je suis ravi d'apprendre que les eaux de mer vous ont regaillardis, ainsi qu'elles firent jadis M^{me} de Pompadour* (cité dans Larousse, l. c.).

² Comme l'anglais, le français aussi peut faire l'ellipse du verbe suppléant: *Il travaille plus que vous.* — *M. de Norpois n'estimait pas moins le tact du prince que le prince le sien*, Proust (cité par Wartburg-Zumthor, l. c.).

Pour l'ancien français v. aussi Foulet, *Petite Syntaxe de l'ancien français*⁹, § 341.

La parfaite ressemblance de cet emploi dans les deux langues, surtout à l'époque ancienne, ainsi que son extension dans d'autres langues romanes,³ pourrait, à première vue, faire penser à une influence exercée par la construction française sur la syntaxe anglaise, et ceci dès l'époque du moyen anglais quand le français jouissait en Angleterre, au cours des quelques siècles qui suivirent la Conquête, d'un grand prestige et d'une position très favorable, lesquels, on le sait, ne tardèrent pas à se refléter non seulement dans le grand nombre des mots empruntés par l'anglais au français mais aussi dans l'emprunt de mainte locution syntaxique française;⁴ il s'agit là d'un phénomène linguistique tout naturel résultant du bilinguisme franco-anglais médiéval et qui atteint son apogée au XIV^e siècle quand — comme l'explique M. Prins — ceux qui, jusque là, avaient parlé et écrit français, commencèrent à adopter l'anglais comme leur moyen d'expression non sans transplanter leur vocabulaire français et leurs habitudes de parler françaises en anglais. Et c'est justement pour quelques tours avec les verbes *faire* — *do* qu'on trouve dans les deux langues des emplois parallèles qui presque ne permettent pas de douter que le mode d'expression anglais ne soit calqué sur le modèle français; c'est le cas, par exemple, de l'emploi du verbe *do* au sens de *se porter*, une innovation du moyen anglais et imitation du français contemporain: *How does my lord* est le décalque de *Que (Comment le) fait mes sires*. Le tour *to do* + *infinitif*, au sens causatif, fréquent surtout aux XIII^e et XIV^e siècles, serait aussi calqué sur le modèle français correspondant *faire* + *infinitif*: *He ... did þe dumb asse to speke*, Cursor Mundi 11222; *Y shal ... do the to holde gryht*, Harrow. Hell 124; *An hundred have (they) don to dye*, Chauc., *The Romaunt of the Rose* 1063; *Love ... dide him so to wepe*, ib. 1472 (texte français: *Amors ... le fist plorer*); *The kyng dide hem to swere*, Merlin 29 (d'après OED); comp. encore: *Oft the boisteous winds did them to stay*, Surrey, *Aeneid* II 140 (ib.); *He shall do you die by the illest of deaths*, Burton, *Arab. Nights* I 10 (ib.).⁵

³ Cf. Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*⁵, III, p. 1068, qui donne des exemples italiens (p. ex.: *il salutava, come faceva gli altri*, Dec. 3, 6), espagnols (p. ex.: *así le deshacia, como hace á la niebla el viento*, Nov. 7), provençaux (p. ex.: *laissa sa molher, cum tu feizitz la toà*, Gir. Ross. 1402) et français (p. ex.: *je le traiterois comme j'ai fait mon frère*, Corn., *Horace* II 5).

⁴ Cf. A. A. Prins, *French Influence in English Phrasing*, Leiden, et la critique de l'ouvrage par M. J. Orr dans *Études anglaises* (1952), pp. 540 ss.

⁵ V. Mossé, *Esquisse d'une histoire de la langue anglaise*, p. 99.

A côté de *Que faites vous*, on trouve aussi *Comment le faites vous* (comp.: *Que faites vous? Je vous en prie, Dites le moy. — Biau filz, je le fas bien*,

Cependant, dans les exemples des verbes vicaires *faire* — *do*, mentionnés au début de cet article, une influence française, si probable qu'elle puisse paraître à première vue, sur la syntaxe anglaise ne peut pas être prise en considération, car ce même emploi est constaté déjà pour le vieil anglais comme le prouvent des passages comme: (*Se sunne*) *scinð under þære earðan on nihtlicre tide swa swa heo on dæz deð bufan urum heafdum*, Aelfric, *Man. Astr.* (d'après OED); *He miccle ma on his deaþe acwealde þonne he ær cucu dyde*, *Judg.* XVI 50 (c an. 1000; ib.); *þær he wunede eall riht swa drane doð on hiue*, *O. E. Chron.*, an. 1127 (a. 1151; ib.); *Christ weox swa swa oþre cild doþ* (d'après Jespersen, o. c. V 25.62).⁶

Le fait enfin que des tours de ce genre ne sont pas non plus inconnus à d'autres langues germaniques⁷ démontre clairement que l'emploi des verbes suppléants *faire* — *do* — *tun*, dans des constructions de ce type, a pu avoir une origine autochtone et indépendante dans chacune des

*par foy. Et vous, comment? Mir. de S. Jean Chrys. 85; Dous amis, comment le fait mesire et ses barnages? — Bien, beau sire, le Dieu merci, De l'Emper. Coustant 446; car je desir mout a savoir coment il le fet, La Queste del s. Graal 81, 6, etc. (v. Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française III 705); la locution anglaise représente, par conséquent, le résultat d'un croisement de ces deux variantes. Godefroy, l. c., donne aussi un exemple avec *se faire* au même sens.*

Quant à l'origine du tour *do* + *infinitif*, au sens causatif, Jespersen, *MEG* V 25.62, refuse une influence française (acceptée par Mossé, l. c.). Il est vrai que, dès le vieil anglais, on trouve la même construction dans laquelle, cependant, l'infinitif n'est pas précédé de la préposition *to*, comp.: *Answindan þu didest... saemle his*, *Vesp. Psalter 58, 12* (d'après OED); ib. 53, 32; *He... deð hi for his ezsan ealle beofian*, *Ags. Ps. (Th.) 55, 30*; *þe biscop of Wincestre... dide heom cumen þider*, *O. E. Chron.* an. 1140; *þe barn sco dide drinc o þat wel*, *Cursor M. 5071*; *In yow lith al do me lyue or deye*, *Chauc., C. T., Frankl. T. 609*; *The Kyng... ded his officeres arestin... his uncil the Duke of Gloucetir*, *Carpgrave, Chron. 264*; *Sometimes, to do him laugh, she would assay To laugh*, *Spenser, F. Q. II 6, 7*; *So he carried her to the place of execution and did her die*, *Burton, Arab. Nights I 2*. Il est bien possible, en effet, que cette construction ait servi de base à celle qui présente l'infinitif avec *to*. Dans les deux constructions, obsolètes en anglais moderne, *do* a été remplacé par *make*.

⁶ Voici, toutefois, un exemple où le verbe vicair *do* n'est pas employé: *And forgief us urne gylltas, swa-swa we forgiefað urum gyllendum*, *Math. VI 12*; — Mais: *Vre gultas... bon us forzeuen Al swa we doþ alle men þet liuen*, *Lamb. Hom. 65* (d'après OED).

⁷ Pour l'allemand p. ex. v. *Lexer, Mittelhochdeutsches Handwörterbuch*, Bd. II, p. 1576: *tuon* dient zur vertretung eines vorhergehenden vb., in dessen construction es dann in der regel eintritt, z. b.: *ich sihe schoener wibe mère danne si manne tuo*, *Büchl. 2, 717*; *si ziert in als den Karfunkel tuot sin schin*, *ib. 1, 1500, ...*. — V. aussi *Diez, l. c.*

langues en question et qu'il ne faut pas compter avec des influences étrangères.

Si, par conséquent, une influence française sur la syntaxe anglaise pour de tels exemples ne saurait être admise, cela ne veut pas encore dire qu'une telle influence ne soit pas, peut-être, possible dans d'autres constructions, dans lesquelles nous voyons aussi apparaître le verbe *do* comme verbe de substitution et pour lesquelles on trouve, soit à l'époque moderne soit à une époque plus reculée, des parallèles dans la langue française.

En admettant cette possibilité, nous pensons particulièrement à la construction mentionnée par Jespersen, *MEG* VII 2.25, Poutsma, *A Grammar of Late Modern English*, P. I, Ch. VIII 8 f et Zandvoort, o. c., § 452. Il s'agit de la locution bien connue ayant à sa tête l'adverbe *so*, résumant le contenu de la phrase précédente et suivi d'un verbe auxiliaire ou du verbe *do* employé comme verbe vicaire, tandis que la place du sujet, exprimé par un substantif ou par un pronom personnel, se trouve soit devant soit derrière le verbe, suivant le sens de la construction (le "glottic" ordre des mots, v. Jespersen, l. c.): en langue moderne, le sujet se trouve devant le verbe s'il s'agit d'une corroboration de l'assertion précédente: le verbe, étant psychologiquement le mot le plus important de la phrase, doit être mis plus en évidence et il occupe la place plus forte vers la fin de la phrase (locution), tandis que le sujet, psychologiquement moins fort, occupe la seconde place, plutôt faible, immédiatement derrière l'adverbe initial *so*. Comp.:

I'll say my father and mother want you to go and see them for a whole day, and so they do, Sweet, *Old Chapel* (d'après Poutsma, l. c.); *You promised me you'd find her out. — So I did*, Dickens, *Nich. Nickleby* 514, etc.⁸

Le sujet, toutefois, est mis après le verbe, d'ordinaire à la fin de la phrase, quand on veut exprimer que l'assertion précédente se rapporte (ou bien ne se rapporte pas, auquel cas on recourt à la forme négative du verbe) aussi à une autre personne (chose); ici, c'est le sujet gramma-

⁸ Les exemples sont plus fréquents avec d'autres auxiliaires: "*Fanny*," he used to say to himself, "thinks I'm an uneducated clodhopper. So I am", Baring, *Daphne Adeane*, ch. 9; "and I was clinging on frantically with both hands". — "Yes, and so you were", Croker, *Cal's Paw*, ch. 2; "I told her plainly she'd be much better off if she kept off men. And so she will", A. Bennet, *Riceyman Steps* I 13; "I thought you had some friend to see in this quarter." — "And so I have", Scott, *Quent, Durw.*, ch. 2, etc.

tical qui représente le «prédicat psychologique», cat. la partie la plus importante de l'énonciation qui doit être mis plus en évidence et occupe la place la plus forte à la fin de la phrase (locution); comp.:

Both he and coachman agreed on this point, and so did her father and mother, Thack., *Van. Fair*, ch. 2; *Well, if you put it that way, so do I*, Galsw., *Flow. Wild.*, ch. 17; "...men change!" — "Yes, ... and so do women", Croker, *Cal's Paw*, ch. 4, etc.⁹ Négatif: *For I repent me that the duke is slain.* — *So do not I*, Shak., *King Richard the Third* I 4, etc.¹⁰

Jespersen et Poutsma donnant surtout des exemples appartenant à l'époque toute moderne de l'anglais, empressons-nous de dire que les deux types de notre construction sont très fréquents chez Shakespeare, comp.:

a) type: *So do (not) I: The winds go high; so do your stomachs, lords*, Henry the Sixth II, II 1; *My hair doth stand on end to hear her curses.* — *And so doth mine*, King Richard the Third I 5; *For I repent me that the duke is slain.* — *So do not I*, ib. I 4; *She for an Edward weeps, and so do I; I for a Clarence weep, so doth not she; These babes for Clarence weep, and so do I; I for an Edward weep, so do not they*, ib. II 2; *I beseech you, sir, go: my young master doth expect your reproach.* — *So do I his*, The Merchant of Venice II 5; *I dream'd a dream to-night.* — *And so did I*, Rom. Jul. I 4; *Either my eyesight fails, or thou look'st pale.* — *And trust me, love, in my eye so do you*, ib. III 5, etc. Avec too

⁹ Avec d'autres auxiliaires: *Wilfrid, try to take what's coming quietly, and so will I*, Galsw., *Flow. Wild.*, ch. 17; *If he had proud, so had she!* ib., etc.

L'exemple: *I like you more than I do any other chap.* — *So I do you*, Mackenzie, *Sinister Street* 1.165, cité par Jespersen, l. c., comme appartenant au type *So I do*, n'est pas tout à fait correct dans sa forme; comme l'assertion précédente concerne aussi une personne, différente de celle exprimée par le sujet de la phrase précédente, on s'attendrait, à juste titre, à y trouver le sujet inversé malgré le complément d'objet qui, lui aussi, est porteur d'un fort accent et occupe la place la plus forte à la fin de la phrase. Comp.: *my young master doth expect your reproach.* — *So do I his*, Shak., *The Merchant of Venice* II 5; *Y-mis, I love him best, so doth he me*, Chauc., *Troil. Cr.* II 846; pour la même construction en français, comp.: *Li plus coverz est Guenelons: Gel connois bien, si fait il moi*, Bérout, *Tristan* 5462; *si le lessiés morir chetif, si ferai je vous*, Bernier, *La houce partie*; *Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aimons, aussi font elles la nostre*, Montaigne II 12 (v. ci-bas).

¹⁰ Avec d'autres auxiliaires: *"I have had a letter from William this morning," said Mary.* — *"And so have not I," said Clara*, Trol., *Belt. Est.*, ch. 50; *"I think I mould have named a later age than twenty-five."* — *"So mould not I"*, Id., *Dr. Thorne*, ch. 10, etc.

Un exemple intéressant, comprenant les deux ordres, est cité, parmi d'autres, par Jespersen, l. c.: *You must go to bed now.* — *So I must, and so must you*, Shaw 2, 214.

(emphatique) ajouté: *I heard him swear his affection. — So did I too*, Much Ado about Nothing II 1;¹¹

b) type: *So I do: ... for so he bid me say; And so I do*, Titus Andronicus IV 1; *He came ... and bid me stand aloof, and so I did*, Rom. Jul. V 5; *He swore ... That he would labour my delivery. — Why, so he doth*, King Richard the Third I 5; *I did think That thou hadst call'd me all these bitter names. — Why, so I did*, ib. I 5; *You should for that have reprehended him. — Why, so I did*, The Comedy of Errors V 1; *My Lord of York, I promise you, the king Pretilly, methought, did play the orator. — And so he did*, Henry the Sixth I, IV 1, etc.¹²

Il est à noter, toutefois, que Shakespeare recourt à l'inversion du sujet aussi dans ce second type de construction où — nous venons de le voir — le sujet non-inverti est de rigueur dans la langue contemporaine. On rencontre le sujet inverti surtout dans les cas où l'on a affaire à des auxiliaires autres que *do* (spécialement *will*) et où le sujet est représenté par un pronom personnel, comp.: *Ill rest betide the chamber where thou liest! — So will it, madam, till I lie with you*, King Rich. the Third I 2; *We follow'd then our lord, our lawful king; So should we you if you should be our king*, ib. I 5; *We are true subjects to the king, King Edward. — So would you be again to Henry, if he were seated as King Edward is*, King Henry the Sixth III, III 1; *I will confess to you that I love him. — So will ye, I am sure that you love me*, Rom. Jul. IV 1, etc.¹³

Par conséquent, dans notre second type, la règle moderne relative à la place du sujet n'est pas encore strictement observée par Shakespeare. Il en faut chercher l'explication dans le fait que la langue de Shakespeare représente, en ce qui regarde l'inversion du sujet, en quelque sorte une phase intermédiaire entre la vieille époque de la langue d'un côté et

¹¹ Comp. aussi avec d'autres auxiliaires: *Mine (sc. quarter) was secure. — And so was mine*, Henry the Sixth I, I 1; *In your behalf still will I wear the same. — And so will I*, ib. I, II 4; *For princes should be free. — And so shall you*, ib. I, V 5; *then the King had virtuous uncles to protect his Grace. — Why, so hath this*, King Richard the Third II 5; *... That part of tyranny that I do bear I can shake off at pleasure. — So can I*, Jul. Caes. I 5, etc.

¹² Avec d'autres auxiliaires: *... he should be gracious. — And so, no doubt, he is*, King Richard the Third II 4; *Go you to him from me. — Ay, so we will*, ib. I 4; *and the women cried, "O, Jesus bless us, he is born with teeth!" — "And so I was"*, King Henry the Sixth III, V 6; *This was my daughter. — Why, so she is*, Titus Andronicus III 1, etc.

¹³ Avec *to be*: *And I should be obscured. — So are you, sweet*, The Merchant of Venice II 5; *He was quick mettle when he went to school. — So is he now*, Jul. Caes. I 2, etc.

l'époque toute moderne de l'autre: on rencontre chez lui, en exemples assez nombreux, le sujet inversé dans les phrases «introduites», çad. commençant par un complément circonstanciel, tandis que, de nos jours, un tel ordre des mots — sauf quelques cas particuliers¹⁴ — n'y serait plus admis, mais il était, au contraire, assez régulier à l'état ancien de la langue. En voici, à titre d'illustration, quelques exemples:

now has he land and beefs, Henry the Fourth II 4; *What a disgrace is it to me to remember thy name*, ib. II 2; *the same day did I fight with one Sampson Stockfish*, ib. III 2 (dans une édition postérieure: *I did fight...*), etc. Comp. aussi spécialement les cas avec *so* initial: *if he break the peace, he ought to enter into a quarrel with fear and trembling*. — *And so will he do*, Much Ado about Nothing II 3; *So will it fare with Claudio*, ib. IV 1; *...I would my face were in your belly! — God-a-merry! so should I be sure to be heart-burn'd*, Henry the Fourth I, II 3, etc. C'est sans doute par l'influence de tels exemples que peut être expliquée l'inversion du sujet dans quelques cas exceptionnels de notre type, dans lequel, toutefois, la grande majorité des exemples présente l'ordre direct (logique) déjà à l'époque de Shakespeare. (Pour l'inversion du sujet chez Shakespeare, v. aussi Aronstein, *Englische Stilistik*, p. 115; v. aussi Jespersen, *Growth and Structure*³, § 14.)

Mais les deux variantes de notre construction existaient déjà en moyen anglais et les exemples n'en sont pas rares, surtout chez Chaucer:

a) type: *So do I: Dauid wende þider... and so deð þe gode ancre*, Ancr. R. 130; *The sonne chaungith, so doth the pale mone*, Lydg., *Minor Poems* (d'après OED); *The quene anon... Gan for to wepe, and so dide Emelye, And alle the ladies in the companye*, Chauc., *Cant. Tales, The Knightes Tale; Wommen of kinde desiren libertee, And nat to ben con-streyned as a thral; And so don men*, ib., *The Frankeleyns Tale; Y-nwis, I love him best, so doth he me*, Id., *Troil. Cr.* II 846; *Deiphebus gan this lettre to unfolde In ernest greet, so dide Eleyne the quene*, ib. II 1702; *we yow biseke, My dere brother, Deiphebus and I, For love of god, and so doth Pandare eke, To been good lord*, ib. II 1676; *I hate him that my vices telleth me, And so do mo, god woot! of us than I*, Id., *C. T., The Tale of the Wyf of Bathe; "Weping and wayling, care, and other sorwe I know y-nough, on even and a-morwe," Quod the Marchaunt, "and so*

¹⁴ V. Jespersen, *MEG* VII 2.41; Poutsma, o. c., Part I, Ch. VIII 7 ss; Grad, *Affectivity and Inversion in Modern English*, dans *Zbornik filozofske fakultete* II, Ljubljana 1955.

don othere mo That wedded been", ib., *The Marchantes Tale*; "Certes, me thurstyt wonder sore." "Certes," seyt Josep, "so do I", *Childhood Jesus* 91 (d'après OED);¹⁵

b) type: So I do: "Lo, yond he rit!" quod she, "ye, so he doth", Chauc., *Troil. Cr.* II 1284; *Er he cam ther, him to bigyle he thoughte, And so he dide*, Id., *Cant. Tales, The Chanouns Yemannes Tale; He scloure kyng Archilogus... And so he did kyng Archomene*, *Laud Troy Bk.* 11395 (d'après OED); *He bad pis whik man lay þe dead man ouerthwarte befor hym...; and so he did*, *Alph. Tales* 256 (d'après OED). Avec le pronom sujet encore inversé: "I trowe hit, sir," quod I, "parde!" "Nay, lebe (= believe) hit well!" "Sir, so do I, I lewe you wel, that trevely You thoughte", Chauc., *The Book of the Duchesse* 1047 (inversion due à la rime?).¹⁶

Pour le vieil anglais, nous n'avons pas réussi à trouver — au moins dans nos matériaux assez modestes — des exemples du premier type de notre construction;¹⁷ mais, dès l'époque la plus reculée, la langue avait possédé un autre moyen pour exprimer la même idée, à savoir celui de se servir de l'adverbe *also* (also), d'ordinaire postposé au sujet et avec le verbe auxiliaire omis, comp.: *se forma daeg bið halig and se seofoda eal swa*, *Exod.* (d'après Einkenkel, *Geschichte der engl. Sprache* II, *Historische Syntax*, § 21). Cette construction n'est pas non plus rare chez Chaucer ce qui ferait penser à un emploi plutôt fréquent dès l'époque ancienne; en voici quelques exemples tirés de Chaucer: *Although it nere not day by houres, Yet song the larke, and Palamon also*, *Cant. Tales, The Knightes Tale; His wyf is swoyved, and his doghter als*, ib., *The Reves*

¹⁵ Avec d'autres auxiliaires: *The Miller is a cherl, ...; So was the Reve, and othere many mo*, Chauc., *C. T., The Milleres Tale; Al that I hadde, I have y-lost; And got wot, so hath many mo than I*, ib. *The Chanouns Yemannes Tale; Quod first that oon, "I am glad, trevely, By-cause of yow, that shal your fader see," Another seyde, "y-wiss, so nam not I"*, Id., *Troil. Cris.* IV 689, etc.

¹⁶ Avec d'autres auxiliaires: "An-honged be swich oon, mere he my brother; And so he shal", Chauc., *Troil. Cris.* II 1421; avec le sujet encore inversé: *And seyde, "nece, but ye helpe us now, Allas, your owne Troilus is lorn!" — "Y-wiss, so wolde I"*, ib. III 1102.

¹⁷ Comp., toutefois, l'exemple suivant, tiré de *The Battle of Maldon* 280 ss, qui, tout en faisant partie d'un récit suivi, correspond assez bien, et par sa forme et par son sens, à notre type: *he* (sc. Eadweard) *braek pone bord-meall, and mið þa beornas feaht, Oð þaet he his sinc-gyfan on þam sae-mannum Wurðlice nraec, aer he on mæle laege. Swa dyde Aeþeric, aeþele gefera, Fus and gorgeorn, feaht eornoste, Sibyrhtes broðor and swiðe maenig oþer...; mais un exemple isolé ne peut que parler en faveur de l'hypothèse que l'ancien anglais, s'il avait, en effet, déjà connu notre tour, il en faisait un emploi très restreint.*



*Tale; Wery, forwaked in her orisouns, Slepeth Custance, and Hermengild also, ib., The Tale of the Man of Lawe; Greet chere dooth this noble senatour to king Alla, and he to him also, ib.; Sir Mirthe hir (sc. Dame Gladness) by the finger hadde In daunsing, and she him also, The Romaunt of the Rose 852, etc.*¹⁸

Mais, comme nous l'avons vu, ce tour ancien est largement concurrencé par le premier type (*So do I*) de notre construction en moyen anglais et surtout dans Chaucer. Ce type, dont l'origine remonte, peut-être, au vieil anglais — ce qui reste à démontrer définitivement — ne doit-il pas, sinon son origine, au moins l'épanouissement de son emploi à une construction semblable en français dont il aurait subi l'influence? Car il existait, en effet, en ancien français un modèle sur lequel le tour anglais aurait pu être calqué et qui, par sa forme et, bien entendu, par son sens, correspondait parfaitement à son pendant anglais, à savoir la locution composée de l'adverbe *si* (*aussi*) initial, renvoyant au contenu de la phrase précédente, suivi du verbe vicair *faire* (ou d'un autre auxiliaire), lui-même suivi du sujet. Comp.:

Del duel s'assist la medre jus a terre, Si fist la sponse dam Alexis a certes, La Vie de saint Alexis 30 b; Mais neporuéc mes pedre me desidret, Si fait ma medre plus que femme qui vivet, ib.; Lors oste (sc. Perceval) son hiaume et ausi fet Galaad, La Queste del saint Graal 245, 33; ib. 250, 7; 269, 2; 270, 19; Et li rois descent maintenant por ceste merveille veoir, et si font tuit li autre, ib. 5, 17; Einsi parolent li dui frere de Galaad, et ausi font tuit li autre par laiencz, ib. 9, 32; Et messires Gauvains comande que len li aport ses armes, et ausint fet Lancelot, ib. 22, 27; La se repose Adams qui fu li premiers hom, si fait Eva sa feme, H. de Val, Bible de la Science (d'après Bartsch, o. c. 100, 50; Li plus coverz est Gueneçons: Gel çoñnois bien, si fait il moi, Bérout, Tristan 3462; si le lessiés morir chetif, si ferai je vous, se je vif, Bernier, La houce partie (d'après Bartsch, o. c. 311, 12); La pluspart de ses œuvres, les conduisoit (Mahomet II) de luy et de son sens: si faisoit nostre roi, Commynes, Mémoires VI 12, etc. La construction se retrouve encore dans

¹⁸ Le tour avec *also* n'est pas inconnu à la langue moderne, comp. l'exemple cité par Curme, Syntax, p. 135: *William thinks so, also John (or John also)*. Dans Sunday Express, July 10, 1955, p. 1, on lit: *Marshal Bulganin replied: "We are going there (sc. to Geneva) in that spirit and I think the other countries also."*

Jespersen, l. c., écrit que notre type "is sometimes emphasized by the addition of *also* or *too*", mais il ne donne aucun exemple pour *also*.

Montaigne: *Un tel en mourut, si ferez vous* III, ch. 15; *Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aimons, aussi font elles la nostre*, ib. II 12. Comp. encore: *Le mary entendit bien ce qu'elle vouloit dire; je croy que si faites vous*, G. Bouchet, *Serees* I (d'après Godefroy, l. c.).¹⁹ Le tour, très fréquent en ancien et moyen français, est sorti d'usage au cours du XVII^e siècle, v. note 24. Sur l'adverbe *si*, placé en tête (ou à l'intérieur de la proposition, v. ci-bas) et marquant le rapport qui relie la proposition dont il fait partie, à la proposition précédente, v. Tobler, *Mélanges de grammaire française*, p. 154.

Est-ce qu'on trouve aussi pour le second type de notre construction (*So I do*) une parallèle en ancien français qui, elle aussi, aurait pu contribuer à l'épanouissement de ce type en anglais, si elle n'en avait pas même occasionné l'origine?²⁰

En effet, ce type se retrouve aussi en ancien français, mais contrairement au premier type, il ne montre pas une construction uniforme strictement observée, mais on le voit apparaître sous trois formes: d'abord, on trouve le pronom personnel en tête, suivi de l'adverbe *si* et du verbe vicaire *faire*; la force cohésive entre l'adverbe *si* et le verbe *faire* était assez grande pour empêcher le pronom personnel de s'intercaler entre l'adverbe et le verbe qui, cependant, représentant ici la partie psychologiquement la plus forte (importante), est réservé pour la fin de l'énonciation, comme dans la construction anglaise, comp.: *Lançuns a lui, puis sil laissums ester! Et il si firent*, Rol. 2145; *Josephes... vint a Galaad et le besa et li dist qu'il besast autresi toz ses freres. Et il si fist*, La Queste del saint Graal 269, 24; *li deables... pensa que il vos corroit sus, si tost come verroit son point. Et il si fist*, ib. 45, 5; *Quant il l'a vestu et apa-*

¹⁹ Comp. aussi avec l'auxiliaire *être*: *Messires Gauvains en est trop dolenz, et aussi est Hestor*, La Queste del s. Graal 154, 15; *Dolans fu li fors roys a le chière hardie, Ossi fu Taillefers*, Li Bastars de Buillon 1213.

On répète le verbe précédent, sans recourir au verbe suppléant, pour éviter un équivoque: *Et messires Gauvains... dist que il li portera lances et ausint dist messires Yoains et Boorz de Gaunes*, La Queste del s. Graal 14, 5.

Einenkel, o. c., p. 71 s. écrit aussi: »Die Gebrauchsweisen des ae. *swa* mehrten sich durch die des afr. *si*»; il donne, en même temps, un exemple de notre type (avec *to be*) pour le moyen anglais: *Unwis is þe king, swa beoð his cnihtes*, La 3.

²⁰ L'influence d'une construction française sur l'origine de ce type n'est pas probable, notre tour a ses racines déjà en vieil anglais où l'on rencontre des exemples de son emploi; comp.: *And manige fedað ða getemedan ofer sumor, ðæt eft hie habben gearme*. — *Fuglere: Gea, swa hie doð, Aelfric, Colloquy, Se Fuglere* (influencé par le texte latin: *Et multi pascunt domitos super aestatem ut iterum habeant paratos*. — *Etiā, sic faciunt?*). V. aussi note 21.

reillié, si li dist: «Sivez moi, sire chevalier.» Et il si fait, *ib.* 8, 10; «Si vos pri por Dieu que vos le m'otroiez.» Et il si font, *ib.* 240, 11; «faites avant passer nos banieres et nos arciers». Et il si firent, Froissart; et il escria a ses notonniers «faites voile, de par dieu!» et il si firent, Joinv., *Histoire de s. Louis* (d'après Bartsch, o. c. 294, 1), etc.²¹

Toutefois, la construction prédominante dans ce type, en ancien français, est la même que dans le premier type, çad. celle qui montre le pronom sujet inversé, comp.: *pobretez fet mal as plusors et autresi fet ele moi*, Erec 511; *car il cuide bien qu'il chaïst autrement, et si feïst il sanz faille*, La Queste del s. Graal 50, 16; *Et il dit que si fera il*, *ib.* 92, 12; *Mout cuideroit bien exploïtier. — Cuideroit? et si feroit il — S'il acressoit l'enor son fil*, Cligés 96; *Ça ariere m'en ai gardé, Si ferai ge ancor après*, Enéas 6780; cet emploi était particulièrement fréquent dans les dialogues où notre type représentait la réponse faite par un personnage à un autre: *Delivrez m'ent. — Si ferons nous, sire*, Miracles Notre Dame VI 1255; *vos me devez bien consoillier. — Si ferai ge*, Enéas 8556; *Rendez vous tantost au dit lieu et nous beurons bien, je m'en vant. — Si feray je*, Pathelin 552, etc. Comp. aussi avec d'autres auxiliaires: *dut bien la dame estre esfree; si fu ele*, Roman de Troie 15207; *Bien sanlent jumel, si sont il*, Chrest. de Tr., *Guillaume d'Angleterre* 1427; *toz les quidst avoir surpris; Si eüst il hastivement Quant Eneas vint o grant gent*, Enéas 9597; *cist oisïax... doit vostre estre... et si iert il tote ma vie*, Erec 811; *Bien sanble roncins mors de fain; Si estoit il, poi s'en faloit*, Barb. et M. III 198, 49 (d'après Tobler, l. c.); *ainz vos fust avis, se vos les veissiez, qu'il en fussent trop lié et si estoient il sanz faille*, La Queste del s. Graal 25, 15; *lors i dut grant joie avoir, Et si ot il sanz nule dote*, Lancelot 5925, etc.

La troisième possibilité, enfin, c'était la construction avec le pronom sujet omis, mais les exemples en sont plutôt rares (p. ex.: *Cil li loent... Que il aut hastivement, et alsï fist*, Enéas 679; *Prie vos que li diez einsï. — Rois, si ferai*, Bérout, *Tristan* 5550; *ib.* 5585²²), car, de bonne heure déjà, le français avait recouru à l'emploi ou non-emploi du pronom sujet pour

²¹ Notons qu'en ancien anglais aussi, notre type montre, çà et là, le même ordre des mots, p. ex.: *pa sume daege rad se cyng up be ðære eae, ond gehawade hwaer mon mehte þa ea forwyrcean, ðæt hie ne mehton þa scipu ut brengan. Ond hie ða swa dydon; worhton ða tu gemeorc on twa healfes ðære eas*, Winch. Chron., ann. 895; *Da seonde se kyning aester pone abbode, ðæt he aeuestlice scolde to him cumon, and he swa dyde*, O. E. Chron. (Laud MS.), ann. 1122.

²² Un exemple parallèle en anglais: *Men... saeden ðæt micel þing sculde cumen hereafter; sua dide*, O. E. Chron. (Laud MS.), ann. 1154.

exprimer deux idées tout à fait opposées:²³ le pronom sujet est employé lorsque la proposition exprime une idée conforme à ce qui précède (construction qui, par son sens, correspond à notre type), comp. encore: *Le roi prie que il i aille.* — *Si fera il, ce dit, sans faille*, Bel Inconnu 6205, tandis qu'il est omis quand la proposition exprime une idée opposée à ce qui précède: *il ne faut rien, que jou sache.* — *Si fait: unes hueses de vace Et esperons*, Chr. Tr., *Guillaume d'Angleterre* 1612; *ne sai don la dolors m'est prise. Ne sai?* — *Si faz*, Cligés 665; «... vos ja ne revendroiz...» — «*Dame, fet il, si feré*», La Queste del s. Graal 24, 15; «*ja tel* (sc. seignor) *ne troverai*». — «*Si feroiz, dame, Yvain* (d'après Bartsch, o. c. 167, 19); *vos estes fee, si n'avons cure de vo compaignie...*» — «*Ha, bel enfant, fait ele, si ferés*», Auc. Nic. (Bartsch 292, 29); «*redites le cançon...*» — «*nous n'i dirons*» — «... *si ferés*», ib. 294, 43; «*rien ne congnois*». *Si fais: mouches en laict*, Villon (Bartsch 462, 25); *Ne sçavez vous parler françoys?* — *Si faictz tres bien*, Rabelais, *Pantagruel*, ch. IX, etc.; comp. aussi avec *estre*: «*cist cors qui ci gist ne sera remuez de son leu...*» — «*Si sera, fet li vielz hons*», La Queste del s. Graal 37, 5; *Mors n'est il encore pas... Si est*, Th. fr. 119.²⁴

Ainsi notre second type (*So I do*) ne présente, ni en anglais ni en français, une forme bien établie; dans les deux langues, mais surtout en français, on trouve aussi, comme nous l'avons vu, des exemples avec le pronom sujet inversé, fait qu'il faut attribuer à l'adverbe initial *si* ou *so* qui, en particulier en français, amenait régulièrement l'inversion du sujet.²⁵ Bien que le français aussi fit preuve d'une tendance vers l'ordre des mots direct dans les cas où le sujet précède *si* + forme personnelle du verbe *faire*, ceux-ci sont en minorité considérable par rapport à ceux qui présentent le sujet inversé. On pourrait, par conséquent, de nos recherches assez modestes, tirer la conclusion que ce type a abouti en anglais — comme le font voir les exemples de date très reculée — à sa

²³ «Loi» de Schulze qui a, le premier, attiré l'attention sur cette distinction dans la *Zeitschrift für roman. Philologie* XX, p. 404; pour plus d'exemples (aussi avec d'autres auxiliaires) v. Torsten Franzén, *Étude sur la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français*, Uppsala (1959), p. 150 s.

²⁴ On sait que, au cours du développement ultérieur, seul le *si* adversatif, après une proposition négative, a réussi à persister jusqu'à nos jours où on ne le fait plus suivre du verbe vicair *faire* (exception faite de la locution «*si fait*» dans le langage familier), tandis que le *si* dans *Si fais je* a fini par être supplanté par le pronom personnel neutre *le*: *Je le fais* (ou simplement: *oui*). Cf. Lerch, o. c. I, p. 60 s., III, p. 212 s., et Brunot, *Histoire de la langue française* III 368, note 3.

²⁵ Cf. Lerch, o. c. III, § 440.

forme non-invertie (çad. à l'ordre logique, triomphant de l'ordre syntaxique) avant que ne se produise la même évolution en français où, jusqu'au XVII^e siècle, on fait emploi du tour inversé pour les deux types. Ce fait s'accorderait parfaitement avec la tendance que montre, à l'opposition du français, la langue anglaise qui, de très bonne heure déjà, ne recourt plus à l'inversion du sujet malgré le complément circonstanciel en tête de la phrase dans d'autres cas semblables dans lesquels, à la même époque, la règle de l'inversion était encore en pleine vigueur en français.²⁶

En terminant cet article, on pourrait tirer les conclusions suivantes relatives à l'origine et à l'emploi de nos deux types:

Tandis que l'origine du type *So I do* paraît être autochtone en anglais comme le prouveraient quelques exemples en vieil anglais s'approchant assez bien de notre construction et de son sens, le type *So do I* pourrait avoir pris naissance grâce à un modèle de l'ancien français ou, du moins, celui-ci aurait largement contribué à son emploi de plus en plus répandu, en l'aidant dans la lutte contre le tour avec *also* que notre type a réussi à supplanter presque complètement.

Mais, quoi qu'il en soit, le mode d'expression que nous avons constaté dans les deux types de notre construction en ancien français et qui, avec la décadence de l'adverbe *si* et la perte considérable de l'emploi du verbe vicair *faire* en français moderne, a fini par disparaître, se reflète presque exactement en anglais moderne. Et ce fait en lui-même ne saurait être sans intérêt.

Povzetek

O posebnem primeru rabe nadomestnih glagolov do in faire v angleščini in francoščini

Tako angleščina kot francoščina poznata rabo glagolov *do* oziroma *faire* v funkciji nadomestnih glagolov (verbum vicarium). Poseben primer predstavlja konstrukcija, ki jo omenjajo Jespersen, *MEG* VII 2.23, Poutsma, *A Grammar of Late Modern English*, P. I, ch. VIII 8 f in Zandvoort, *Grammaire descriptive de l'anglais contemporain*, § 432. Tudi v tej konstrukciji nastopa nadomestni glagol *do*, in sicer izza uvodnega prislova *so*, medtem ko je mesto osebka pred glagolom, kadar gre za potrditev prejšnje izjave, a za glagolom, kadar hočemo izraziti, da se prejšnja trditev nanaša še na koga (kaj) drugega.

Avtor navaja za te dve konstrukciji tudi primere iz srednje angleščine ter poudarja, da za prvi tip obstaja možnost nastanka že v stari angleščini, medtem ko je drugi tip verjetno nastal ali se vsaj močno razširil pod vplivom podobne starofrancoske konstrukcije.

²⁶ V. aussi Grad, *A Contribution to the Problem of Word-order in Old and Middle English*, dans *Linguistica* I, p. 11 ss, *Slavistična revija* VIII 1—2, 1955.

Francè Bezlaj

CONTRIBUTIONS LEXICOGRAPHIQUES

1. SLOVENE DIALECTAL *DOBRA* «CONTREE OU L'EAU ABONDE»

Dans les «*Novice*» du 6 avril 1859, p. 108, Fr. Pohorski (probablement un pseudonyme d'un auteur inconnu) publia des matériaux lexicographiques sous le titre «*Quelques mots rares de Pohorje en Styrie*». Cette contribution passa inaperçue et Pleteršnik ne cite dans son dictionnaire que quelques-uns de ces mots qu'il a tirés d'une autre source. Dans un passé plus récent, J. Kelemina prit dans ce recueil le nom commun *tęga*, *teha* «chalet de montagne», *dię Taie* en all. carinth. (*Slovenski etnograf* VI—VII 325) < **tegia*, (prę)rom. *atęgia* (Meyer-Lübke, *REW* 761) et *sot* «chemin de montagne» (*SR* VIII 88), ce qui pourrait venir, après avoir passé par le roman, de (prę)rom. **tsotto-* «fossę, excavation» (J. Huberschmid, *Pyrenäenwörter* 36). Les autres mots cités par Pohorski n'ont pas encore été pris en ęvidence, bien qu'il y en ait plusieurs qui sont tręs intęressants; je me borne ę citer *mal*, *mel* «sommet, collis» (cf. roum. *mal* «mont», alb. *mal* «mont», irl. anc. *mell* «colline», lette *mala* «bord, rive», parmi les toponymes p. ex. *Malta* en Carinthie, all. *Maltein*, au X^e sięcle *Malontina*), puis *pen* «cime», *kunj* «sommet», *kob*, *ceb* «arręte de montagne, mons longe extensus», *skarb*, *skrab*, *skrob* «locus gibbosus, flexuosus» (cf. le toponyme *Skrabnik* et le ruisseau *Skrabska* en Styrie). Certains mots de ce recueil sont des expressions slaves oublięes, p. ex. *namen*, *ramen* «fort, puissant», attestę encore chez Megiser (Miklošič, *Lex. Palaeoslav.* 783) et dans l'adverbe *rameno* dans les chansons populaires (*Štrekelj*, *SNP* 14/9 et 453/92) < **ormęno-* (ętymologie de Brückner, *KZ* XLV 107; Schnetz, *JA* XL 70 et *Studi etruschi* IV 217). Il n'y a aucune raison de douter de la vęracitę de l'auteur oublię, qui cependant n'a pas pu inventer des mots.

Le nom commun *dobra* «contręe oų l'eau abonde» męrite l'attention particulięre des slavisants. Pohorski ne mentionne pas le nom du lieu oų il a trouvę ce mot, et ne le cite pas en transcription phonętique exacte; il nous est donc impossible de retrouver la voyelle primitive de la racine (ę Pohorje, on trouve le plus souvent \bar{o} - / $\bar{o}u$ - < \bar{o} - et $\bar{d}u$ - / $\bar{d}u$ - < \bar{d} -). Du point de vue sęmantique, on pourrait rapprocher ce mot de **dębra*, cf. v. tch. *dębra* «piscina» < *dębrava* (Gebauer, *SS* I 352). L'idęe d'un rapport entre cet appellatif slovęne et le type de nom *Dobrna*, *Dobrnica*

est toute proche; il est cependant difficile de faire dériver ces noms de *dobr̃z* «bon», puisque ces dérivés d'adjectifs ne se produisent jamais dans la toponymie slave.

Dans sa critique de la réimpression des études de toponymie de Miklošič, A. Brückner dit: «von den Namen, die unter *dobr̃z* zusammenstehen, dürfte mancher zu *dobr̃z* gehören». Ceci vaut surtout pour le type *dobr̃na* qui concurrence dans une vaste région le type *dobr̃na*. En Slovénie, nous avons plusieurs toponymes de ce type qui, depuis les temps les plus reculés, indiquent un -o-, comme p. ex. *Dobrna* près de Celje, 1155 *Dobern*, 1522 *Doefen*, 1587 *Toefen* (Zahn, ONB 135) et le ruisseau *Dobr̃nica*, ca. 1500 *pach Dabernicza* (Zahn, *ibid.*); on trouve un autre ruisseau *Dobr̃na* près de Bela Cerkev en Basse-Carniole. Le toponyme *Dobr̃nič* près de Trebnje est noté en 1156 comme *Dobernik*, 1296 *Dowernik*, 1524 déjà *Doewernik*, 1528 *Douernich* (M. Kos, STL). Les noms qui ne sont pas cités dans les textes historiques exigent plus de circonspection; le top. *Dobr̃na* près de Trbovlje s'écrit en 1265 *Dobr̃inge* (Zahn, ONB 135) ce qui, comme *Dobr̃ing*, *Dobr̃yn* en 1490 (Zahn, ONB 137), *Debr̃in* et *Debr̃in-Bach* dans la vallée supérieure de la Mura, 1245 *Dobr̃yn*, 1250 *Dobr̃in* (Pirchegger, ON im Mürzgebiet 21), pourrait venir de l'anthroponyme **Dobr̃in-*. On peut cependant supposer à côté du type **dobr̃na* aussi **dobr̃ina*, cf. s.-cr. *Dobr̃ina* à côté de *Dabr̃ina* (ARj II 217 et 516).

On trouve en slovène comme noms de lieux dits encore *Dobr̃na* et *Dobr̃nič* (recueil MSI ms.), et dans la vallée de la Möll en Carinthie on cite le nom de maison *Dabernig* (Kranzmayer, *Carinthia* 140, 1950, 607). Le vocalisme en -e- n'est attesté que par le nom de l'alpe *Debr̃na* en Carinthie, all. *Dobernitz*. Le nom de *Dobr̃ije*, all. *Döbriach* en Carinthie fait lui aussi penser les germanistes à *dobr̃z* (Kranzmayer, *Carinthia*, *idem*), bien que la formation suffixale de ce nom ne me semble pas claire (à la rigueur < **dobr̃jane*).

En serbo-croate, on trouve, dérivés du même radical, les noms *Dobr̃na*, *Dobr̃na*, *Dobr̃na* et v. serbo-cr. *Dobr̃na* (ARj II 516). En tchèque, on trouve à côté de *Dobr̃nj*, *Dobr̃ná*, *Dobr̃ník* aussi *Debr̃nj*, écrit *Doberni* en 1297 (Gebauer, SS I 215). Liewehr, *Hist. Gramm. der tschech. Spr.* 152 et 170, ainsi que *ZfslPh* XI 377, évoque, lorsqu'il parle de ces noms; le passage -e- > -o- dans le voisinage des labiales. En ce qui concerne les noms polonais *Dobiernica* à côté de *Debr̃nica*, *Dobr̃zynka*, 1491 *Debr̃znica*, Rozwadowski (*Studia* 52) conclut à une étymologie populaire qui aurait rapproché ces noms du type *Dobra*, tandis qu'il admet

pour les noms allemands *Dobrin*, *Döbernitz* la possibilité que leur *-o-* ait été substitué à l'ancien *-z-*, ce qui pourtant est peu vraisemblable, cf. Trautmann, *Elb.* I 52.

Le nom commun dial. slovène *dobra* «contrée où l'eau abonde», conservé à Pohorje, nous aide à expliquer d'une manière satisfaisante ce type de nom. Tandis que les noms *Deber*, *Dabar* etc. en slovène et en serbo-croate n'apparaissent jamais dans les hydronymes — s.-cr. *Dabrovac*, *Dabrovica*, *Dabrovnica* viennent de *dabar* «castor», et le ruisseau slovène *Dabersčak* tire son nom d'un nom de propriétaire — le type *Dobrina* est un hydronyme fréquent; le toponyme slovène *Dobrníč* à *Dobrníško polje* dans la Suha Krajina, ainsi que la station thermale *Dobrna* sont caractérisés par une abondance de sources. Si l'on prend en considération aussi les noms sud-slaves, nous sommes obligés de conclure que la voyelle *-o-* dans ce type n'est pas le résultat d'une évolution relativement récente, mais qu'elle vient du slave primitif *dobra* qu'il faut distinguer du radical *d̥br̥z̥*, *d̥br̥z̥* «gorge, crevasse, vallée».

Il est pourtant difficile d'établir dans quelle mesure les nombreux noms slaves de rivières *Dobra* se rattachent au nom *dobra*. L'ancien rapport *-z-* : *-o-* trouverait une confirmation dans le nom de la rivière polonaise *Brda*, all. *Brahe*, noté pour la première fois en 1145 comme *Dbra* < **d̥br̥z̥*, avec son affluent *Zbrzyca*, all. *Spritze*, *Sbritze* (Rozwadowski, *Almae matri Jag.*, 1900, 110 et *Studia* 52) que l'on fait d'habitude dériver du prés slave **dubra* (Pokorny, *IEW* 264). Le fait cependant que, dans l'hydronymie slave, on ne trouve jamais le type de nom *Dobr̥z̥*, *Dobr̥z̥j̥o* (= ruisseau), mais seulement le type *Dobra*, est digne de considération. Kozirowski, *Badania* IV 177 cite même le nom de lac *Dobra*, cf. pomér. 1281 *stagnum Dobra*, 1290 *See Dobra* (Trautmann *ELB* II 35) où l'on s'attendrait à un neutre s'il s'agissait d'un mot dérivé de *dobr̥z̥* «bon». L'alternance des types de nom *Dobrica* : *Debrica* mérite elle aussi notre attention, cf. le nom de lieu dit slovène *Dobrica*, s.-cr. *Dobrica*, pol. *Dobrzyca*, pomér. *Döberitz*, *Doberitz* (Trautmann, *Elb.* II 35) contre pol. *Zbrzyca*, s.-cr. *Dabrica*, grec moderne *Δίβρισα* (Vasmer, *Sl. in Griechenl.* 152), ainsi que le nom commun ukr. *debr̥j̥eja*, *debr̥j̥eč̥* «torrent, ruisseau de forêt» (Hrabec, *Nazvy* 57; Rozwadowski, *Studia* 54). Parmi les noms de rivière russes on trouve naturellement aussi le type *Dobraja* (Maštakov, *Dnjepr* 246), slovaque *Dobrá* (Šmilauer, *Vodopis* 463) et s.-cr. *Dobra* qui s'écrit en 1209 *Dobra*, en 1210 *Dobro reka* (Smičiklas, *Cód. dipl.* III 92 et 97). En partie, cela peut résulter d'une étymologie populaire. Le type de nom *Dobra voda* et des noms qui lui ressemblent s'explique tout seul,

lorsqu'il s'agit de petites sources à eau potable, comme p. ex. s.-cr. 1540 *Dobrizdenecz* (Smičiklas, *Cod. dipl.* X 419), et de villages établis dans leurs environs; les hydronymes du type pol. *Dobromodna*, russe *Dobrovodje* ont passé du village à la rivière. En territoire slovène, on trouve le type *Dobra*, cf. 1208 *ad caput aque Dobra*, 1215 *rivulus Dobra* (F. Kos, *Gradivo* V 900 et 901); en Haute-Autriche *Tobra*, 1142 *Tabra*, 1296 *Dobra*, 1570 *Tabaraha* (Schnetz, *JA* XXXIX 182), au Tyrol *Täber* et *Taberer* (Mitterrutzner, *Progr. Gymn. Brixen* 1879), à côté du ruisseau *Dobršnik* en Haute-Carniole, 1075 *de rivo Tobropotoch, quod teutonice Guetbach (dicitur)* (F. Kos, *Gradivo* III 274), où cependant le nom actuel nous fait présumer que ce nom soit dérivé d'un anthroponyme.

Du point de vue de l'étymologie, l'appell. *dobra* appartient presque assurément au groupe de *d̥br̥/d̥br̥*, lette *dubra* «mare», lith. *dūburas* «endroit creusé par l'eau» < i.-e. **dh(e)ub-* (Vasmer, *REW* I 535). En ce qui concerne le celt. primitif **dubro-*, -ā, -is, irl. moyen *dobur*, gallois *dnfr* «eau» dans les noms *Dover* < *Dubris* et *Uernodubrum*, les étymologistes hésitent entre **dh(e)ub-* «profond» et **dheubh-* «noir» (Pokorny, *IEW* 264; in extenso avec bibliographie, M. Förster, *Themse* 724 s.), on pourrait cependant prendre en considération aussi le parallèle avec slave *d̥br̥* (Pokorny, *ZfcPh* XX 65). Il y faut ajouter encore all. *die Tauber* (Springer, *Die Flußnamen Würtensbergs und Badens*, 1930, 62), la glosse illyr. *δὲβρις δάλασσα* (Pokorny, *ZfcPh* XXI 80), peut-être aussi les noms toscans *Tubra* (Kretschmer, *Glotta* XXII 216) et *Tiberis* (Oštir, *Arhiv za arb. star.* I 83 et II 375), si l'on prend en considération la possibilité d'une explication préindo-européenne de ce nom.

Il est pourtant difficile de juger, si le rapport -o- : -r̥- : -b- représente en effet une innovation slave ou bien un héritage. Berneker explique la forme *d̥br̥* à côté de *d̥br̥* par l'assimilation, il cite cependant la forme lette *dubens* à côté de *dibens* «fond, profondeur». Quant à la forme en -o-, nous manquons de parallèles. J'attire l'attention sur le nom régional anglais *Deira* en Yorkshire qu'on décrit au X^e siècle dans une traduction comme «terrain humide» < v. bret. **Dovriā* «contrée où l'eau abonde», ce qu'on interprète le plus souvent comme un dérivé du plur. v. bret. **dovrā* de **duvr* «eau» (M. Förster, *Themse* 83 et 89). Là où l'inflexion celtique est relativement récente, elle ne peut guère dater d'une époque où les Celtes avaient la possibilité d'un contact avec les Slaves. Et pourtant la similitude sémantique et phonétique des bases celtique et slave est frappante.

Les exemples tirés de la toponymie montrent que le nom commun *dobra* conservé à Pohorje est un reliquat slave; bien qu'il soit difficile de déterminer exactement ce nom et son étymologie, nous sommes d'avis qu'une révision des opinions actuelles s'impose.

2. SLOVENE DIALECTAL PEN «CIME»

Le nom commun *pen* «cime» (Pohorski, *Novice*, 1859, 108) s'expliquerait difficilement en partant d'une base slave. Le terme v. sl. *pъnъ* «truncus», slovène *pânj* «souche, ruche» ne semble pas venir en considération, puisque les lois phonétiques en feraient à Pohorje **pĕjⁿ*; en Styrie orientale, ce terme a donné *pĕjⁿ*, *pĕjⁿlč*; toutefois, le passage sémantique «cime» ↔ «souche» est fort possible, cf. frioul. *mùcola* «collicello»: basq. *mokoř*, *mukuř* «souche» ou sard. *tuturru* «souche, sommet» (J. Hubschmid, *Sard. Stud.* 50 et 78). On ne pourrait non plus songer à la base *peți*, *pınq* < *(s)pen-, puisque de tels dérivés ne se rencontrent point dans les langues slaves. L'idée d'un substrat semble s'imposer, mais nous ne devons pas conclure à la hâte au terme celtique *penn* «tête, sommet» (Holder II 966) puisque, jusqu'à ce jour, on n'a pas trouvé en Slovénie de reliquat celtique direct, et que ce nom celtique présente aussi des problèmes qui ne sont pas encore suffisamment éclaircis.

Du point de vue phonétique et de celui sémantique cependant, notre nom est fort proche du nom allemand de montagne *Finne* f. (chez Unstrut, Saale in Ilm) qui s'écrit en 1106 *Vin silva*, 1166 *Vinna*, 1382 *Vyn* (cité d'après A. Bach, *Deutsche Namenkunde* II 2, 44); plusieurs auteurs ont donné des explications diverses de ce nom. Si l'on laisse de côté les étymologies germaniques qui, du point de vue sémantique, présentent de grandes difficultés, comme p. ex. la comparaison avec *Fischfinne* ou avec v. h. all. *fenna* «marais» etc. (p. ex. O. Weise, *GRM* II 435, ou, autrement, F. Mentz, *ZONF* X 78), on trouve dans la littérature linguistique deux explications. De nombreux auteurs concluent au terme celtique *penn* (G. Kossina, *PBB* XX 296; A. Hirt, *Etym. d. nhd. Spr.* 382; F. Solmsen, *Idg. Eigennamen* 81) qui cependant aurait dû passer dans la langue germanique avant la mutation consonantique germanique R. Much chez Hoops, *RL* III 25, et K. B. Jensen, *Actes et Mémoires I^{er} Congrès*, 1939, 155, sont cependant d'avis que all. *Finne* représente le réflexe germanique régulier d'i.-e. **pinno-* «bout, pointe, sommet», cf. lat. *pinna* (Meyer-Lübke, *REW*³ 6514/2).

Toutes ces explications présentent des difficultés. Le terme v. irl. *cenn*, kymr. *penn*, exige une forme commune du celt. primit. **q̄uen-*, et non pas **ken-* comme l'a présumé Walde-Pokorny I 598. On peut cependant douter que le mot celtique provienne en effet d'i.-e. **ken-* (1); dans son nouveau *IEW* 564, Pokorny ne cite plus cette étymologie problématique. On pourrait expliquer le celt. prim. **q̄uen-* aussi d'une forme i.-e. plus ancienne ou venant d'un substrat **pen-* (Brugmann, *Grundriß* I, § 668). Vu l'étendue et l'obscurité de la famille de mots exclusivement romane *p̄inna*, cf. v. it. *penna* «sommets», v. port. *pena* «roc», il serait également difficile de conclure à une forme i.-e. **pinno-*.

Les noms *Apennini* ne sont pas moins embarrassants. Outre dans le nom du massif italien, appelé de nos jours *Apennino*, en antiquité δ' *Ἀπέννινος*, τὸ *Ἀπέννινον ὄρος*, *Appennīnus*, *Apennīnus* (*Thesaurus linguae latinae* II 278) qui n'a désigné primitivement que la partie nord-ouest, ligure, de ce massif (Hülse dans *PWRE* II 1, 210—214), cette base apparaît aussi dans le nom des *Alpes Pennines* (*Poenina*), en antiquité *Alpe Pennino*, *Apennina*, *Alpes Poeninae*, *Alpes Appaenninae*, etc. (*Thesaurus*, *ibid.*), ensuite dans le nom *Ἀπέννινον (ὄρος)* chez Strabon IV 6, 9, ce qu'on identifie le plus souvent avec le Brenner (Hopfer dans *PWRE*, *Supl.* III 129) et avec le toponyme actuel *Pens*. Dans le Derbyshire en Grande Bretagne aussi on trouve la *Pennine Chain* (*Webster's New World Dictionary*). Il n'est cependant pas éclairci si certaines citations anciennes du nom *Apenninus* ne se rapportent pas à des montagnes slovènes, ainsi que l'a présumé Pichler (*Austria romana* 111) d'après l'ordre des noms cités. Ce qui est certain, c'est que le passage suivant de Zosime concerne en effet le territoire slovène (V 29): „... ἐκ δὲ τῆς Ἡμῶνος προελθὼν καὶ τὸν Ἄκωλιν περαιωθεὶς ποταμὸν τῷ Νορικῷ προσέβαλεν, ἤδη τῶν Ἀπεννίνων ὄρων ἔξω γενόμενος...“ On identifie les Apennins de ce passage d'habitude avec les montagnes dans les environs de Trojane (J. Klemenc, *Ptujski grad v kasni antiki*, 1950, 66).

Souvent, on explique ces noms aussi en partant de celt. *penn* «tête, sommets» (Terracini, *AGI* XX sez. *Goid.* 154—156) et d'un préfixe intensif *ad-*. De toutes les autres explications, je ne connais que celle d'Oštir (*Etnolog* II 58; *Vogelnamen* 61) qui suppose que cette base de toponyme soit paléoeuropéenne et qui y ramène, outre le terme slave (*v*)*ap̄ino* «chaux», aussi etr. *pen̄na* «pierre, roc». Puisque le nom *Apenninus* dans l'inscription de 117 av. notre ère *CIL* I² 584, V 7749 (voy. E. Diehl, *Alllat. Inschriften* 45) est cité parmi des noms exclusivement ligures, cette explication celtique reste pour le moins problématique.

En territoire slovène, un nom qui mérite l'attention est le toponyme *Opčine*, it. *Villa Opicina*, *Oppicina* au-dessus de Trieste (slov. dial. *uòpk'ine*, loc. *na uòpk'inəχ*, nom d'habitant (*u*)*opənci*, adj. (*u*)*opənski*, *Openski vrh*, qui s'écrit en 1350 *vallis de Opchiena*, plus tard *Opchena*, *Opechno* (Kandler, *CDI* II). Si nous ne tenons pas compte des explications anciennes (selon Kandler < lat. *Obsidianum*, selon Trstenjak «vas na opaki strani hriba», voy. Sila, *Trst in okolica* 16), nous citerons seulement Skok qui pense que le nom roman est venu du slovène (*Oko Trsta* 176; *Istoriski Časopis* III, 1952, 50). Et pourtant le rapport surprenant entre la forme slovène du toponyme et entre le nom d'habitant et l'adjectif reste sans explication. Il faudrait reconstruire la forme slovène primitive **opənt-* : **opən-* avec le suffixe que l'on trouve dans le nom proche de *Provačina* près de Gorica. Cela nous mènerait au préslave (et peut-être même préroman) **ap(p)in(t)-* / **ap(p)en(t)-*. La situation de ce village sur la pente rocheuse au-dessus de la baie de Trieste parlerait en faveur de cette étymologie, bien que cette explication n'éclaircisse pas tous les problèmes.

On pourrait conclure qu'il y a entre le nom slov. *pen* «cime», all. *Finne*, prérom. *Ap(p)ennīni* et celt. *penn* < **quen-*, et peut-être même lat. *pinna* un rapport qui indiquerait une parenté paléoeuropéenne.

3. TCHEQUE DIALECTAL *OTĚŇ* «CLÔTURE»

Depuis Miklošič déjà, *EW* 570, tous les dictionnaires étymologiques slaves (cf. A. Brückner, *SEJP* 589; Holub-Kopečný, *ESJČ* 399) expliquent le slave *tyň* «mur, clôture» comme un emprunt au germ. **tūna-* (ou **tūnu*), mais personne n'a encore étudié en détail cette intéressante famille de mots. À côté de v. sl. *tyň* «murus» slovène *tin*, *tina* «paroi de séparation, cloison, cloison de planches dans une écurie», s.-cr. *tin* «clôture», russe et ukr. *tyň* «clayonnage», pol. *tyň* «clôture, mur», tch. *týň* «enclos», slovaque *týň* «ais, planche», il faut considérer aussi les verbes: slovène *zatíniti*, *-tínim* «revêtir de planches», s.-cr. *tiniti*, *obtiniti*, *zatiniti*, tch. *zatýniti*, slovaque *týňit*, russe *tyňit*, ukr. *obtyňiti*, puis des dérivés comme p. ex. tch. *týňka*, pol. dial. *tyňianka*, pomér. *waten* < **o-tyň*, ainsi que les formes avec *-v-*, slov. *tíňj* «planche», *tíňjeve* «suite de planches», russe *tyňv*, tch. dial. *zatyň*, etc. Un terme qui mérite une attention particulière est le tchèqu *oteň*, gen. *otně* «clôture» (Kott, *Sl.* II 442) qui nous fait supposer un *-v-* < *-ŭ-* ancien!

Un nom commun dialectal isolé pourrait naturellement résulter d'une évolution irrégulière. Un **otvns* ancien est cependant attesté dans la to-

ponymie de vastes territoires slaves. Outre des toponymes comme p. ex. tch. *Tyniec*, *Tynice*, *Tyniště*, pol. *Tyniec*, all. *Thyn* et, moins sûr, s.-cr. *Tin* (Mažuranić, *Prinosi* 1452), slovène *Tinsko*, 1404 *Tinsk*, 1456 *Tinczka* (Zahn, *ONB* 135), R. Trautmann (*Die Elb- und Ostseeslav. ON* II 68) nota aussi les noms *Wotenitz* (1250 *Wotenist*, 1307 *Woteniste*), *Woeten* (1328 *Wotne*), *Wuthenow* (1419 *Wotenowe*, 1401 *Ottenow*), *Wotenik* (1186 *Wteneke*, 1309 *Woteneke*), et le lac *Wutenitz*. Pour expliquer ces noms, il faut partir de la base **o-tǫnǫ*; les toponymes serbo-croates *Otañ*, gen. *Otña*, loc. *u Otñu*, semblent venir de la même source: *ARj* IX 348 cite deux villages de ce nom, *Otañ* (aussi *Hotañ*) en Hercegovina et *Otañ* en Serbie près d'Užice. La forme *Hotañ* (*ARj* II 655) doit résulter d'une orthographe pédantesque, puisque la déclinaison de ce nom ne permet pas de supposer un dérivé possessif d'un anthroponyme **Hotan*. Il reste cependant douteux que l'on puisse dériver de la même base aussi les noms slovènes *Otem* et *Otemna*, dial. *âutana* (*SR* VIII 15), bien que la toponymie slovène présente des exemples de finale *-n/-ń- > -m-*, p. ex. *Čedem* près de Brežice et *Ščedem* dans la vallée de Rož (Šašelj, *Svoboda*, 1951, 54) contre *Ščedna*, litt. *Škedenj* près de Trieste (Jelinčič, *Primorski dnevnik* IX, 12 sept. 1953, 3—4) ou *Ščadna* près de Solkan, et d'autres encore.

Il y a dans la toponymie slave beaucoup d'exemples où l'on trouve pour l'un ou l'autre type de nom propre un nom commun correspondant dans une région éloignée des territoires slaves; je me borne à citer le slovène *Udmat*, s.-cr. *Odmut*: russe nom c. *ómut*, pol. *odmęt* «mare» (*SR* V—VII 137); slovène *Kujavič*, s.-cr. *Kujava*, *Kujavica*, etc.: nom c. pol. *kujawa* «miejsce w polu jałowe», chez les Hutsules *kújewa* «puste, odludne miejsce» (Hrabec, *Nazwy* 82); slovène *Knej*, *Kneja*, s.-cr. *Kneja*: nom c. pol. *kniewa*, russe *kneja* «forêt» (Dickenmann, *AECO* VII 177). De ce fait, la comparaison du s.-cr. *Otañ*: tch. *oteň* est irréprochable du point de vue de la slavistique.

Les exemples de toponymie attestent assez clairement que le nom commun **o-tǫnǫ* est fort ancien et qu'il était très répandu. Il est donc impossible de l'expliquer comme un emprunt au germ. **tūnu* qui est attesté toujours avec un *-ū-* long, cf. v. h. all. *zūn* «enceinte», v. nord. *tūn* «pré enclos, domaine, village», ags. *tūn* «clôture, jardin, cour, village», angl. *town* «métairie», fris. *tūn* «jardin enclos près de la maison», etc. Le russe *synz* «turris» < *zūn* (Vaillant, *RÉSl* XVI 99) cependant peut très bien représenter un emprunt germanique; le tch. *týn* «château, château fort», p. ex. *Karlův týn*, peut avoir subi une influence germanique.

La plupart des auteurs (v. M. Förster, *Themse* 36 avec bibliographie) sont d'avis que le mot germanique n'est pas un emprunt au celt. *dūnum*, cf. v. irl. *dūn* «château fort, ville fortifiée», *dūnaim* «j'enferme, je fortifie», kymr. *din* «château fort», etc., mais concluent à une parenté primitive des deux bases celtique et germanique. L'analyse toponymique celtique et germanique confirme cette théorie (v. K. B. Jensen, *Isoglosses toponymiques en celtique et en germanique. Classica et Mediaevalia X*, 1949, 165 d., et A. Bach, *Deutsche Namenkunde II* 2, 487).

Le slave *tyńc* : *tńńc* indique une forme plus ancienne **d/tūn-* : **d/tūn(n)-*. Ce phénomène serait difficile à expliquer par la phonétique indo-européenne. L'étymologie indo-européenne de ce groupe de mots était d'ailleurs toujours douteuse (Walde-Pokorny I 778), et Pokorny a abandonné dans son *IEW* sa théorie ancienne. Oštir (*Arhiv za arb. star.* I 113) propose un pré-i.-e. **θón* et le confronte avec les éléments illyro-thraces *-don-*, *-dav-*, *-div-* et *-zav-* (Tomascsek II 2; 55; 58, etc.) et *mi-due* «vicus». Ce qui est sûr, c'est que le slave *o-tńńc* s'oppose aux explications de ce mot de civilisation très ancien qu'on a données jusqu'à présent.

Povzetek

Leksični doneski

1. Sloven. dial. *dobra* »eine wasserreiche Gegend« bi bilo mogoče vezati z *дѣбрь, дѣбрь* zaradi imen sloven. *Dobrna, Dobrnica, Dobrnič* poleg *Debrnica*, češ. *Dobrná, Dobrný, Dobrník* poleg *Debrný*, polj. *Dobiernica* poleg *Debrnica* itd. Morda spadajo sem tudi rečna imena *Dobra* poleg polj. *Brda* < **Dѣbra*. Razmerje *-o-* : *-ъ-* : *-ь-* v tej osnovi je komaj slovansko, prim. letsko *dubęns* : *dibęns*; britansko keltsko pokrajinsko ime *Deira* < **Dovriā* »Wasserland« je po vokalizmu in semantično presenetljivo blizu tej slovanski imenski bazi, ki se je na Pohorju ohranila kot apelativ.

2. Sloven. dial. *pen* »Bergspitze« spominja fonetično in semantično na nemška gorska imena *Finnē* f. in na imena *Ap(p)ennini*, kar oboje razlagajo iz keltskega *penn* »Kopf, Gipfel«. Ta keltska beseda more biti samo iz starejšega prakeltskega **quen-*. Ni pa izključeno, da je prakeltsko **quen-* iz še starejšega **pen-*, ki pa zaradi romanskega *pinna* »Gipfel« ne bi mogel biti rezultat regularnega idevr. razvoja, ampak bi kazal na substrat. Slovensko ime *Ópčine*, adj. *ópenski* bi kazalo na starejše **ap(p)in(t)-* / **ap(p)en(t)-*.

3. Češ. dial. *oteň* »Zaun« je zaradi imen pomorj. *Wotenitz, Woeten, Wotenik, Wutenitz* in shrv. *Otaň*, morda tudi sloven. *Otem, Otemna* (ako je izglasni *m* < *n*) gotovo staro **o-tńńc*. To kaže, da besedna družina **tyńc, *tyńc, *o-tńńc* ne more biti prevzeta iz germ. **tūnu*, kot so mislili doslej, ampak kaže samo na sorodnost s keltskim *dūnum* in germ. **tūnu* ter govori za praobliko **d/tūn-* : **d/tūn(n)-*, kar se ne bi moglo zadovoljivo razložiti z idevr. glasoslovjem.

Bojan Čop

NOTES D'ÉTYMOLOGIE ET DE GRAMMAIRE
HITTITES II¹

4^o *idāluš*

«mauvais, méchant», d'où *idalauahh-* «faire du mal, nuire», etc., représente un des problèmes les plus complexes que nous pose la linguistique hittite. Dès le moment où Sommer, *Ahhijama-Urk.*, p. 50 y a rattaché louv. *adduuali-* «mauvais», abstr. *adduualahi-*, le groupe a occupé beaucoup de hittitologues sans que ceux-ci puissent trouver le moyen d'une explication convaincante. Plus tard, le texte bilingue de Karatepe y a ajouté un troisième parent: hitt. hiérog. *atuwara-* «méchant».²

On en a cherché une explication dans l'hypothèse d'emprunt: Rosenkranz, *IF* 56, 282 a voulu tirer le mot hittite d'un dialecte louvite ou bien d'une forme louvite plus ancienne; plus tard, il a essayé (*Beiträge zur Erforschung des Luv.* 54) l'explication suivante de la correspondance étrange hitt. *-ā-*: louv. *-uā-*: le **-o-* pré-hittite passerait en hittite à *-a-*, en louvite au contraire il aboutirait à une diphthongue. Mais à cause du fait que le louvite répond toujours par *-a-* monophthongue à *-a-* hittite, quelle que soit son origine, nous ne pouvons suivre ce savant dans son hypothèse.

C'est Laroche qui a posé une base plus ferme pour l'éclaircissement de ces problèmes: *RHA* IX, fasc. 49, p. 20 sqq., il présente un nombre de correspondances hittito-louvitiques où une équation hitt. *e*: louvite *a* semble être démontrée d'une façon incontestable. Il cite:

hitt. *ešhanuanta*: louv. *ašhanuanta*

hitt. *innaruanteš*: louv. *annarummeni*

hitt. *ūā-* «faire»: louv. *aia-* m/sens, etc.

Au dernier exemple le hittite hiérog. répond par *aia-*, ce qui veut dire qu'il s'accorde avec le louvite en opposant *a-* initial à la voyelle imprécise marquée par *i-* en hittite.

Nous ne suivons par Laroche dans son explication de *innaruanteš*, etc. et de *ūā-/aia-* par **hner-* et **hja-*, car un tel changement nous pa-

¹ Voir notre article dans *RHA* fasc. 57.

² Bossert, *Oriens* 2, 41.

rait peu vraisemblable. Nous pensons que le *a-* louvite répondant à *i/e-* hittite provient d'un **e-* de l'indo-européen anatolien commun; il va de soi que cet **e* devait être ouvert pour que sa transformation en louvite soit compréhensible.

Pour qu'une étymologie soit possible, nous devons d'abord constater quelle est l'origine de cet **e* pré-hittito-louvite. D'abord, il est tout à fait sûr qu'il s'agit de la voyelle **e* proto-indo-européenne. Ainsi on a au commencement du mot:

louv. *ašhanuṽanta* : hitt. *ešhanuṽanta* : *ešhar* «sang»;

louv. *aṽa* «faire» : hitt. *iṽa-*, tous deux de **iē-ia-*, présent à redoubl.;

louv. *azzaštan* : hitt. *ezzatten* de **ed-*, **ez-* «manger», etc.

Il va de soi que le dernier exemple ne peut être décisif; car dans la flexion des verbes comme *et-* «manger», *eš-* «être», etc., le vocalisme *a-* pouvait se répandre dans tout le système en éliminant le thème fort à vocalisme **e-*. Mais *aṽa-* : *iṽa-* nous paraît tout à fait sûr. — À l'intérieur du mot, nous avons:

louv. *mam(m)an(n)a-* «dire»

et *mamiṽan* «mot»³ : hitt. *mema-* et *memiṽan-*

louv. **ṽaštara-* «pâtre»⁴ : hitt. *ṽeštara-* m/sens

Nous ajoutons un exemple nouveau: louv. *Dattaš*,⁵ nom du dieu du Temps, équivalent de ^dU, appartient au thème verbal hitt. *tethā-* «tonner»: il est tout à fait clair que le nom du «tonnerre» peut être, par la voie de personification, employé pour le dieu qui en est le roi et maître; voir p. ex. *Muršilis Sprachlähmung* (Götze-Pedersen) passim. Phonétiquement, cette équation ne peut soulever aucun doute: le *-h-*, une spirante très forte, ce qui est prouvé par la graphie *tetkiššar* de *KUB XI 14, 5*, a pu s'assimiler au *t* précédent; la langue, au lieu de se déplacer pour former la position nécessaire pour la prononciation de *h*, restait au même point de contact que pendant la production du *t*. Au point de vue formel, on posera un **tetha-š* ou **tethāi-š* «tonnerre».

De tous ces exemples, il s'ensuit que le louvite répondait par *-a-* à l'*e* hittite quelle que soit sa position; mais dans tous les exemples cités et dans ceux que cite Laroche *RHA IX* l. c., cet *a = e* précède toujours

³ Voir Laroche, *Recueil d'onomastique hitt.* 117, note 15, et Otten, *Z. gramm. u. lexik. Bestimmung des Luw.* 87 sq.

⁴ Otten, *ibid.* 85.

⁵ Laroche, *Noms des dieux hitt.* 89 sq.

une syllabe enfermant un autre a, provenu ordinairement de *a ou *o indo-européen. Jusqu'au moment où des matériaux plus exhaustifs nous permettront de juger autrement, nous nous devons contenter d'une simple constatation que le louvite laisse passer le e ancien à un a s'il précédait une syllabe à vocalisme a. Il s'agit d'une sorte d'harmonie vocalique, que Pedersen, *Hittitisch*, p. 128, a cru devoir constater en hittite.

Tous les exemples cités remontent à des formes indo-européennes à vocalisme *e; mais nous pensons que le même sort a pu atteindre un *ē préhistorique qui provenait d'une diphthongue indo-européenne, p. ex. *ai- ou *oi-. Celle-ci évoluait en hittite en e/i, voir Sturtevant, *Hitt. Gr.*², 35 sq. Il est tout à fait naturel qu'une pareille évolution est supposée pour le louvite. Mais ici⁶ cet -ē-, à l'intérieur du mot, semble passer à une sorte de diphthongue, que l'orthographe hittite tente de marquer par -iia-, -aja-; ainsi on a

louv. (?) *uīiana*- «vin» en face de gr. *Foivos* et sémit. *mainu* (Friedrich, *Heth. Wb.* 255);⁷

hitt.-louv. *kuajata*- «Gegenstand der Sorge sein, am Herzen liegen, besorgt sein» chez Friedrich, *Heth. Wb.* 122, dérive d'un *q^uei-t = skr. *cētati* «il perçoit, il pense, il observe avec attention»; pour d'autres parents, voir Pokorny, *Idg. EW.* 636 et surtout 637; *kuajata*- et skr. *cētati* peuvent être tout à fait identiques, car le verbe louvite appartient à la conjugaison en -hi: 3^e sing. *kuatai*, etc. Il s'ensuit que *-ei- aussi devait passer à la diphthongue marquée par -aja-, etc.

Enfin, nous remarquons qu'une pareille évolution de la diphthongue pré-louvite -ai- doit être supposée pour le nom *Ahhijava*: selon l'identification connue avec gr. *Ἀχαιῶτες*, on s'attend à une graphie -ai-; il est peut-être le plus naturel de supposer que le nom repris par les Louvites substitua son -ai- par le phonème exprimé par la graphie -iia-; moins vraisemblable nous paraît une évolution phonétique de -ai- (emprunté) à la diphthongue marquée par -iia-. Cf. en dernier lieu Andrews, *RHA* XIII, fasc. 56, p. 19, qui lui-même suppose une prononciation **Ahhi:əw*-.⁸

⁶ Ces remarques touchent le louvite en tant que parent ou identique au dialecte dont le vocabulaire est marqué dans les textes hittites par le «clou de glose»; du louvite propre, on n'a pas de pareils exemples.

⁷ Le mot nous semble emprunté à un dialecte situé au sud du domaine hittite, car il est peu probable que les Hittites aient remplacé la diphthongue -oi- ou -ai- du mot originaire par un -iia-, s'il s'agissait d'un emprunt direct.

⁸ On doit supposer le même emprunt par l'intermédiaire d'un des dialectes louvites que dans le cas du nom du «vin».

La prononciation réelle de cette diphthongue énigmatique devait être à peu près égale à la diphthongue lituanienne *-ie-* ou à un phonème semblable, p. ex. *-eǝ-*, *-iǝ-*, etc. Les graphies hittites tendent à marquer approximativement ce phonème; le *aia* parle en faveur de la prononciation *eǝ* ou *eə*; le *-iia-* de *uiiana-* et de *Ahhüaia* peut résulter d'une répartition secondaire des deux éléments de la diphthongue à deux syllabes: le même fait s'observe dans l'évolution de la diphthongue *ie*, que le serbe a hérité du slave commun: dans certains parlers, on a *ije*; voir Vondrák, *Vergl. Sl. Gr.* I, pp. 81 et 90. Cette répartition a été faite sans doute par les Hittites qui ne possédaient pas de pareilles diphthongues: il s'agit de la substitution phonétique dans les emprunts.

Au commencement absolu du mot, une évolution tout à fait identique n'est pas nécessaire; on sait que cette position cause parfois une évolution tout à fait autre que la position à l'intérieur du mot; si *ai* et *oi* préhistoriques ont donné, à une époque ancienne, partout une voyelle longue, sans doute un **ē* ouvert, l'évolution ultérieure pouvait être différente au commencement du mot de celle à l'intérieur: en position à l'initiale, une prononciation plus ouverte pouvait entraîner le **ē-* afin de suivre le **e-* court, ce qui a eu pour le résultat un changement complet du timbre: le **ē-* long comme le **e-* court ont tous deux évolué en *a-*.

Nous pensons que cette dernière règle peut servir de base pour l'étymologie de *idālu-*/*adduḫali-*/*atuḫara-*. En remarque préliminaire, nous rappelons le fait que le hitt. hiérog. répond par *aia-* au hittite cun. *iia-*, ce qui démontre qu'il suit le louvite; il s'accorde avec le dernier en ce qui concerne l'évolution de la diphthongue *-ai-* à l'intérieur du mot: à *uiiana-* «vin», il semble opposer un *ui(?)āna-*, voir Bossert, *JKIF* 2, 180;⁹ le même passage de *-e-* à *-a-* à l'intérieur du mot s'y observe; exemple le plus frappant: *tapas-* «ciel» = hittite cun. *nebiš-* c.-à-d. *nebes-*; pour le *t-*, cf. peut-être *ataman-* «nom» en face de hitt. cun. *lāman*, dissimilé de **nāman*.

Il est bien naturel que cette concordance dans l'évolution de la voyelle *ē* ou *ē* s'étend aussi sur le **ē-* initial: de la part du hittite hiéroglyphique donc, on ne peut s'attendre à des objections contre notre hypothèse. Dès lors, nous pouvons dériver le *id-* hittite¹⁰ et le *add-* louvite d'une forme commune **ēt-*, et celle-ci peut reposer sur un i.-e. **ait-*; or, un tel **ait-* s'observe dans le gr. *αἴσολος* «impie, criminel»; celui-ci provient d'un thème

⁹ La lecture n'est pas sûre; Friedrich, *Heth. Wb.* 336 lit *ma(i)ana-*.

¹⁰ Pour la prononciation de *e/i* hittite, voir en dernier lieu Crossland, *Trans. Phil. Soc.*, 1951, pp. 123—124.

nominal **ai-lu-* «crime, malfeasance» et montre un sens qui est tout à fait identique au sens du groupe hittito-louv. Dans *Ziva Antika* IV, Skopje 1954, p. 297 et suiv., nous avons déduit le mot grec de la racine i.-e. **ai-* «worauf eindringen, treiben, überwältigen, kränken» de Pokorny, *Idg. EW* 10; cf. surtout skr. *ēnas-* ntr. «crime, péché; malheur»; nous avons ajouté le mot v. angl. *ādġl, ādl* (ntr.) «Krankheit, Schwäche» de **ai-llo-m.*

Le sens ne fait pas de difficulté. Mais la forme de chacune de ces formations enferme de grandes difficultés phonétiques et morphologiques:

a) Le thème en *-i-* du louvite est en opposition avec le thème en *-u-* du hittite; le dernier peut heureusement être expliqué d'une façon facile et convaincante: son *-u-* provient d'une influence analogique des thèmes anciens en *-u-* qui sont synonymes ou antonymes de *idālu-*:

aššu-š «bon» qui est son contraste, cf. Friedrich, *IF* 41, 370—372;

harpu- «feindlich, uneinig, abtrünnig» chez Friedrich, *Heth. Wb.* 59;

arpu-, à déduire de *arpu-* «schwierig sein, unentschieden sein (?)» et de *arpuant-* «ungünstig, unwegsam, beschwerlich» (Friedrich, *Heth. Wb.* 52);

kattu-, à déduire de *kattaular* «Rache, Genugtuung, Vergeltung» et d'autres chez Friedrich, *Heth. Wb.* 106.

La forme primitive de *idalu-* a été ainsi **idāla-*; il est clair que la forme louvite ne présente pas une flexion en *-i-* ancienne: d'abord, Otten, *Z. gramm. und lexik. Bestimmung des Luv.* 69 sq. montre qu'à côté du thème en *-i-* il existe un thème consonantique: nom.-acc. sing. ntr. *adduual*, puis un *adduualza*. *-i-* sera le même élargissement qu'on doit constater dans de nombreux noms louvites;^{10a} subst.: *anni-* «mère»: hitt. *anna-*, palte *anna-*; *tati-* «père»: hiéogl. *tata-*; *pati-* «pied»: hiéogl. *pata-*, hitt. cun. *pat(a)-*, etc. — adjectif: *apparanti-* «zukünftig», qui remonte à un adj. **appara-nt*¹¹ et se rapproche de skr. *apara-* «postérieur, futur», i.-e. **apero-* ou **opero-*.

Quelle que soit la flexion primitive de *adduual(i)-*, il est tout à fait clair, à notre avis, que le suffixe *-al(a)-* de notre adjectif répond à *-ala-* du contraste *genzuuala-* «aimable, ami», qui est dérivé du subst. *genzu* «aimabilité, amitié». Ici encore se répète l'influence réciproque de deux adjectifs désignant des contrastes. Des formes correspondantes du louvite, on devra tirer la conclusion que, en ce qui concerne le suffixe *-al(a)-*, *idālu-* devait être plus ancien que *genzuuala-*.¹²

^{10a} Voir aussi Otten, op. cit. 52, note 155, etc.

¹¹ Voir Otten, op. cit. 85 sq. et Rosenkranz, *Beiträge z. Erforsch. des Luv.* 53 sq.

¹² Otten, op. cit. 86 et 52, suppose un suffixe *-uali-* dans *adduuali-*, *huituali-*; mais *erhuual(i)-* en face de *erhuua-* montre qu'il s'agit plutôt des élargissements

b) Le hittite répond par \bar{a} - au louvite et hiérog. $-u\bar{y}a-$; si prim. $*aitu\bar{y}ala-$ a été tiré d'un substantif $*aitu-$ «méchanceté, mal», tout comme $genzu\bar{y}ala-$ de $genzu-$, il serait malaisé de comprendre la chute de $*-u-$ en hittite, si celle-ci avait lieu devant le $-a-$ du suffixe; car de toute une foule de mots hittites il apparaît que le $-u-$ reste intact devant un $-a-$ qui repose sur un \bar{a} - ou \bar{a} - ou une voyelle réduite indo-européenne, voir ci-dessous. Mais si nous posons une forme plus ancienne $*aitu-olo-$, la chute de $-u-$ se comprend immédiatement: il s'agit d'une sorte d'absorption de la semi-voyelle bilabiale devant la voyelle labiale $-o-$. Dans un article de *Zbornik Filozofske fakultete* II, Ljubljana 1955 nous avons donné un petit nombre d'exemples de cette loi: $karu\bar{s}\bar{s}i\bar{u}a-$ «se taire, attendre tranquillement» en face de i.-e. $*g^u\bar{e}r-$, $*g^u\bar{o}r-$ dans lit. $g\bar{u}r\bar{t}i$ «devenir faible, tranquille, etc.», etc.; $\bar{s}akuni\bar{s}$ «source» de i.-e. $*sueq-(u)$ «sourdre, jaillir» dans v. h. all. $swehhan$, etc. Il s'agit de la même absorption qu'on a constatée en latin et en germanique, p. ex. $collus$ «cou» et all. $Hals$ de $*qu\bar{o}lso-$, lat. $col\bar{o}$ de $*qu\bar{o}l\bar{o}$; $*qu\bar{e}l-$ «mener, tourner».

Cette chute de $-u-$ ou de l'appendice labial de la labiovélaire indo-européenne doit être supposée pour la langue hittite, mais la loi exige une limitation et une documentation plus exhaustive; pour celle-ci, voir le chapitre 15 de notre article.

Il est très probable que le hittite hiérog. et le louvite s'accordent avec le hittite eun. dans la chute de u devant un $-o-$ ou \bar{o} - indo-européen; mais il est toutefois possible que notre adjectif enferme une réaction analogique contre la force destructive de $-o-$ du suffixe: dans l'adj. louvite et hiérog., on peut supposer que le $-u-$ a été maintenu intact sous l'influence d'un substantif $addu-$ ou $atu-$ où $-u-$, en tant que voyelle, ne pouvait nullement tomber. Le cas de $genzu-$: $genzu\bar{y}ala-$ montre que le hittite même aurait préservé le $-u-$, si le substantif originaire était conservé à l'époque historique ou bien à une époque plus ancienne où son influence serait encore assez forte pour annuler la dissimilation. Il est vrai que les textes louvites et hiérog. ne nous montrent pas de traces de tel substantif, mais il serait en effet un cas extrêmement heureux, si ces textes si lacuneux et si rares comportaient des exemples d'une famille de mots complète. Dans l'état présent de nos connaissances de

des thèmes en $-u-$ ou en $-uo-$; le hittite montre un suffixe complexe $-u\bar{y}ala-$ dans $armu\bar{y}ala-$ «Mondschein», et $karp\bar{y}u\bar{y}ala-$ «wütend» en face de $arma-$ «Mond» et $karp\bar{y}i-$ «Wut», mais le $-u-$ y reste intact: pour $idalu-$, une pareille formation n'est pas probable, à cause du développement phonétique différent.

ces deux dialectes, nous nous devons contenter de simple hypothèse; mais c'est justement le seul moyen de comprendre la différence phonétique entre *idālu-* et *adduḡala-*.

Il s'ensuit que d'un substantif **ai-tu-*, identique au substantif qui servait de base pour gr. *αἴων-λος*, tous les trois dialectes asianiques ont tiré un adjectif au moyen des suffixes productifs, tel *-ala-* = i.e. **-olo-* en hitt. et en louv.; *-ada-* ou *-ara-* du hitt. hiér. est sans doute un autre suffixe, mais peut-être il a substitué, à une époque préhistorique, le *-ala-* attendu. De tout ce qui a été dit sur la chute de *-u-* devant le suffixe, on déduira un fait de chronologie important: le *-o-* seul pouvant absorber le *-u-* précédant, l'adjectif **ai-tu-olo-* doit avoir été créé avant le changement de **-o-* en *-a-*; en d'autres mots: le passage de **-o-* à *-a-* historique devait s'achever à une époque relativement tardive, car le hittite hiéroglyphique, de par son *-ada/ara-*, montre que les adjectifs tirés de **aitu-* ont été créés à une époque où les différences dialectales dans le domaine anatolien de l'indo-européen étaient déjà sensibles: mais le *-o-* indo-européen y était encore intact.

c) La dernière difficulté, c'est celle de *-dd-* louvite en face de *-d-* simple du hittite; ici encore le hitt. hiér. s'accorde avec le louvite, car il montre *-t-* qui semble répondre à *-tt-* du hittite: *tanata-* «vide» = hitt. cun. *dannatta-*.

Il nous semble que cette différence résulte d'une loi du consonantisme hittite, qui doit être formulé comme il suit: Dans tout groupe du type consonne (occlusive ou spirante) + *u* consonne, la consonne qui précède le *-u-* subit une réduction de manière qu'elle devient tout à fait égale au résultat des occlusives sonores indo-européennes; en d'autres termes, les groupes **-tu-*, **-ku-*, **-su-*, **-Hu-* de l'indo-européen commun changent leurs **t, k, s, H* qui étaient fortes à l'époque précédente en *lenes, tu, ku* deviennent donc *du, gu*, tout comme si l'indo-européen y avait des *lenes d* et *g*. De là il vient que la syllabe commence dès l'implosion de *t, k, s, H*; ces consonnes ne se répartissent point entre la syllabe précédente et celle qui suit immédiatement et qui d'ordinaire dans le cas des fortes hittites commence entre l'implosion et l'explosion.

Il n'est pas place ici d'énumérer tous les exemples de cette loi; nous réservons le matériel complet à un article séparé; ici, nous ne rappelons que les exemples les plus significatifs:

eku- «boire», écrit partout *e-ku-*, *a-ku-*; seul l'itératif *akkušk-* y fait exception, voir *RHA*, fasc. 57; i.e. **eq^u-* «boire»;

šakuga «les yeux»: i.-e. *seq^u- «voir»;

šaku-niš «source»: i.-e. *suoq-u- «jaillir»;

dašuyahh- «aveugler», dašuyant- «aveugle»: étymologie incertaine, mais à coup sûr l'adjectif qui est à l'origine des deux formes n'était point un thème en -u-, mais un thème en *-uo-: dašua-; des thèmes en -u-, on a ordinairement des factitifs en -ayahh-: idalayahh- «faire du mal», etc.

lahu(a)-, lahu- «verser» montre ordinairement un thème lāhu(a)- devant les désinences qui commencent par une voyelle et lahu- devant celles qui commencent par une consonne: prés. 3^e du sing. lahuāi, lāhui (une seule fois lahuāi); plur. lāhuanzi; prêt. 1^e du sing. lāhun, 3^e lāhuaiš, lāhuas; part. lāhuant-, subst. verb. lāhuar; mais prés. sing. 2^e lahhutti; prêt. sing. 3^e lahuš, impér. plur. 2^e lahhuten; dérivé lahhura- «Opfertisch (?)» chez Friedrich, *Heth. Wb.* 125, toujours écrit avec -hh-: si l'étymologie proposée (: gr. *λοῶω*, etc.) est correcte, il s'agit de lahu- qui en position antévocalique devient lahu-; en position antéconsonantique, il reste lahu- et -u- devient (ou reste) voyelle.

De là il s'ensuit qu'il y a une différence importante entre le consonantisme hittite et celui du louvite et hittite hiéroglyphique. Mais une pareille différence dans le développement du vocalisme se laisse entrevoir; on voit que la correspondance *idālu- : adduāli-* nous donne de précieux renseignements sur la phonologie dialectale du groupe anatolien, formé de quatre dialectes indo-européens: le hitt. eun., le louvite, le hitt. hiérogl. et le palaite; à cause de manque presque absolu des données, le dernier a été laissé hors d'examen.

(A suivre.)

NEKAJ ETIMOLOGIJ

pfenten — fentati

Inačice *fendāti* (Notranjsko), *fentati* (Štajersko, Kranjsko) in *fúndati* (vzhodno Štajersko) »uničiti, s sveta spraviti« izhajajo morda iz iste osnove.

Sifranc. *pan, pand* (Kluge, *Etym. Wb.* 10, 13 s. v. *Pfand*) dá stvn. *pfant*, iz tega s primarnim preglasom stvn. **pfenten*, srvn. *pfenten, pfenden*. Slov. *e* je direktna substitucija srvn. ozkega *e, t/d* v *fentati* in *fendati* pa si je razlagati kakor menjavo stvn. *nt* > srvn. *nd* v *pfant, pfantes, *pfenten* > srvn. *pfant, pfandes, pfenten, pfenden*.

Ako k *pan, pand* pritegnemo še sifranc. *paner*, prov. *panar*, špan. *apandar* »nekoga izropati« in *apañar* »odvzeti« (Kluge, l. c.), pomeni stvn. *pfant* »odvzem; stvar, ki jo odvzamemo«, srvn. *pfende* je »rubež« in »rop«, *pfenden* tudi »ropati«. Nekomu odvzeti stvari, potrebne za življenje, pomeni uničiti ga mate-

rialno. Zato lahko v primerih, kjer pomeni *pfenden* »oropati«, postavimo enačbo: *rop* — *uboj, smrt*, torej »uničiti, s svetá spraviti«, prim. še srvn. *eines lebens pfenten* (Lexer, *Mhd. Handwb.*, 1876, II 237). Sprememba pojmovnega obsega se je razvijala pač kot postopna degradacija: *zarubiti* — *odozeti* — *oropati* — *ubiti* in iz tega slov. pomen.

Besedo *féntati* smo lahko prevzeli že v stvn., *fendáti* pa šele v srvn. dobi; *fúndati* bi morda res lahko izvajali iz ital. *affondare* »versenken« (Pleteršnik), vendar motita slov. akcentuacija in zemljepisna razširjenost (vzhodna Štajerska).

valpet — *butelj* — *verbež*

Razmerje med tujko in domačo besedo je različno, mnogokrat je tujka pomensko padla na nižjo stopnjo. Tak padeč je opaziti pri upravno-pravnih terminih i. dr. Langob. pravni izraz *gastald* »Domänenverwalter, Landvogt« pomeni v kasnejši beneški upravni terminologiji le še »oskrbnik, upravnik, čuvaj«. Got., langob. *skarrjo*, stvn. *scerjo* je sprva »Hauptmann«, srvn. *scherge, scherje* le še »sodnijski sel, birič«, isto pomeni *sgherro* v beneščini, v sicilščini pa je *sgherru* »Räuber, der den Bravo macht«. Langob. *wahtari* »čuvaj« je ohranjeno v ital. *guattero, guattaro* »Küchenjunge« (Gamillscheg, *Romania germanica* II 154, 169, 186). Sem sodi stvn. *waltboto* »vladarjev odposlanec, pooblaščenec«, kasneje »sodnijski sluga, birič«, do leta 1848 veliki hlapec graščinski« (Lexer, l. c. in Pleteršnik), v slov. izposojeno kot *valpot, valput, valpet*, ki je v novejši dobi dobilo pomen »priganjač, preganjač« in tudi »žandar« (zaničljivo). Enakšno pomensko menjavo je opaziti v izrazih iz vojaškega slovarja, tudi nazive raznih poklicev in celo abstrakta doleti enaka usoda (*umetnost* — *kánšt*).

Premik pomenske vsebine si je razlagati deloma iz nepriljubljenosti nekaterih pokliev, funkcij itd., deloma pa ga je presojati kakor imena *Veržej, Lemberg* ipd., katerih prebivalstvo je bilo tujerodno in zato predmet smešenja (Kelemina, *SE VII* 325).

V vrsto *skarrjo* — *sgherru, waltboto* — *valpet* itd. štejem tudi stvn. *butil*, srlat. »preco, emissarius, qui semper per equabus (!) interest« (Steinmayer-Sievers, *Die ahd. Glossen* III 137, 219), srvn. *bütel* »sodnijski sel, birič«, kasneje »rabelj«, ki je v slov. *butelj* dobil pomen »prismoda, trapa, zabita glava«. Besedo moramo ločiti od *buta, butec* itd., izpeljank iz nem. *butt* »klotzig, stumpf, dumm« (Pleteršnik). Obrazilo *-alj* je iz stvn. *-il(a)*, ki označuje poklic uradnih oseb, ne morda iz *-alj* < stsl. -ѡль, -ль ali iz *-telj* (Bajec, *Besedotvorje* I 34), ker *butelj* ne označuje delujoče osebe, ampak nosilca neke lastnosti.

Pejorativni preobrat se dá pojasniti iz zgoraj rečenega. Slov. posplošitev *butil* »birič« — *butelj* »neumnež« so morda podpirale glasovno podobne, a semantično sprva različne besede *but-ec, but-ež* itd. (preprosta etimologija).

Nem. beseda *Werber* > *verbež* je doživela enakšno pejorativno preobrazbo. Omalovaževanje je tu izraženo s pripono *-ež* (kot *butež, gulež*). Izposojenka *verbež* pomeni isto kakor *butelj*, nem. *Tölpel* (Cigale, *Dtsch.-slow. Wb.* II 1630).

Srvn. *bütel* ni običajen v notranjeavstrijskih arhivalnih virih (Kelemina ustno), beseda je frankovska. Ker je pri nas ohranjena v nepreglašeni obliki,

smo jo lahko prevzeli iz stare frankovščine. Ni pa mogoče ugotoviti, kdaj bi bil nastal pojmovni premik. Izraz *valpot*, *valpet* izvira morda iz poznosrvn. dobe, za *verbež* pa manjkajo kakršni koli časovni oprijemi.

v caker hoditi

Izraz smo sprejeli iz bavarščine. Prvotni pomen *zacker gēn*, *zi akare gān* je »orati«, kasneje je *z(u) acker gen mit einem* figurativno: »einen auf den Acker treiben«, t. j. »ihm zu schaffen machen« (ne »mit jemandem zu schaffen haben« — Pleteršnik), »ihn plagen«.

Figurativni pomen bi se dal razložiti ali iz načina oranja, t. j. težavnega dela (prim. slov. *s kom zaorati*) ali pa iz prvotne vsebine besede *Acker*. V goratih predelih Bavarske je *Acker* »zemlja med dvema brazdama, leha« (*Ackerbett*), »polje« samo pa *Land*. Lehe so v smeri proti nižini čedalje bolj ozke. Ta stisnjenost, ožina med brazdama bi lahko bila tertium comparationis; prim. tudi »in die Enge treiben«.

Rečenica je znana že iz stvn. dobe (Otfrid), ne vemo pa, kdaj se je spremenil njen pomen. Mi smo jo prevzeli morda že v srvn. času (starinski predlog *ze*, *z*). Nemška figurativna raba je izpričana vsaj za XVI. stoletje (Aventinova *Kronika* iz 1566, prim. Schmeller-Fromann, *Bayr. Wb.*, 1872, I 31).

verbič

Pri rodbinskem imenu *Verbič* gre lahko za izposojenko *erbič*, *herbič*, *verbič* »dedič« iz nem. *Erbe*, tvorjeno s protetičnim *v-* kakor gorenjsko *verbati* za *erbati* »dedovati« (Štrekelj, *SNP* I 194, 197).

Dušan Ludvik

